

Une épistémologie sans frontière

Complexité des antagonismes de la nature à l'histoire

Jacques Demorgon

«Engager l'aventure de la connaissance au cœur
de l'étrange aventure humaine. »

Jean-Louis Le Moigne (1)

Introduction : L'antagonisme dans tous ses états

La régulation antagoniste nous apparaît comme une donnée profondément transdisciplinaire, non au sens où elle dépasserait les disciplines, mais bien plutôt au sens où elle les traverse toutes.

1/ Pour le montrer nous devons d'abord, dans une *première partie*, établir pourquoi ce que nous énonçons là est bien loin d'être une donnée commune de la pensée humaine. Certes, la pensée antagoniste a une réelle ancienneté mais elle se heurte constamment au primat de la pensée identitaire. Quand elles parviennent à se réguler, mutuellement, de remarquables institutions humaines s'engendrent. A l'inverse, laissée à sa domination, la pensée identitaire est largement à l'origine des conflits. Elle conduit à des antagonismes qui deviennent destructeurs. Cette opposition structure ici nos analyses.

2/ Dans la *seconde partie*, nous mettrons en évidence les antagonismes régulateurs dans l'univers en général, aussi bien macrophysique que microphysique. Nous verrons ensuite que la régulation antagoniste est hyperprésente en biologie comme en psychosociologie. Les antagonismes « régulateurs » ne dénotent aucun combat entre des êtres mais une équilibration entre des orientations opposées qui structurent fondamentalement les situations. Ainsi, nous devons réguler notre ouverture pour explorer comme notre fermeture pour nous protéger.

3/ La *troisième partie* montre que, dans l'histoire, les antagonismes relèvent de trois univers sémantiques. Les oppositions n'y sont pas seulement des orientations à composer mais des personnes, des groupes, des sociétés pouvant chercher la destruction des autres. Quelle est alors la relation entre ces deux sortes d'antagonismes : régulateurs et destructeurs ? On pourrait penser qu'il n'y a destruction que par négligence de la régulation. Pourtant, souvent, cette régulation n'existe pas : elle est à inventer. Si les acteurs ressentent les oppositions destructrices comme inacceptables, ils peuvent, même au cœur des identités conflictuelles, inventer des régulations inconnues. Par exemple, au lieu d'une opposition discriminant novateurs et traditionalistes, chaque camp tentera de considérer les deux orientations, traditionnelle et novatrice, pour les composer.

Toutefois la réalité est bien différente. En fait, la régulation, non donnée, non conquise, doit être construite du cœur même des orientations destructrices. Les antagonismes constructeurs participent de leur base à orientation destructrice, et de leur visée régulatrice. Ils sont mixtes, parfois très enchevêtrés ; c'est pourquoi, souvent, ils continuent à osciller entre destruction et régulation.

Pour faire que le rapport soit plus favorable à la régulation, il nous faut d'abord connaître ces matrices antagonistes à la fois destructrices et régulatrices. Ordinairement, on ne nomme ici que les antagonismes géopolitiques des sociétés singulières, opposées ou alliées. On reste dans la pensée identitaire. La pensée antagoniste va plus loin car elle entend découvrir ces antagonismes constructeurs. Ce sont les grandes problématiques difficiles à résoudre, la dynamique des secteurs d'activités liée à celle des formes des sociétés. En les découvrant nous comprendrons comment les sociétés s'engendrent, sont différentes, voire deviennent incompatibles. Telle fut l'origine de la catastrophe européenne : d'un côté des nations marchandes en perspective démocratique, de l'autre des empires référés à l'autorité, mais qui, après leur défaite, deviendront leur caricature : ces dictatures fascistes et nazie. Deux guerres mondiales, horriblement destructrices, en résultèrent.

4/ La pensée antagoniste, bien qu'elle ait ressurgi, n'a pas été en mesure, hier, de pondérer la violence des identités. La *quatrième partie* découvre comment c'est, désormais, le monde entier qui est différent.

Les sociétés non seulement s'opposent pour des raisons géopolitiques mais diffèrent toujours profondément et s'affirment incompatibles quant à leur grande forme « transpolitique ».

Toutefois, la culture antagoniste, en découvrant *problématiques adaptatives, secteurs d'activités et formes de société* qui rivalisent, donne des moyens pour contribuer à la régulation antagoniste du monde. Il restera toujours, aux libertés des uns et des autres, à choisir entre « sens d'ensemble » et « violence ».

Première partie

La pensée antagoniste et ses fondements

1/ Ancienneté de la pensée antagoniste

Le savoir humain s'est essentiellement constitué en misant sur les régularités, les constances. Il a défini les êtres et les situations à partir d'identités stables. Cette orientation dominante a entraîné des fixités, voire des rigidités, qui ont nui à l'accompagnement, à l'anticipation, à l'invention du changement. Ce sont là de graves échecs pour l'adaptation humaine.

Or, une orientation correctrice existe : celle qui, à côté du paradigme identitaire, pose le paradigme antagoniste. Ce paradigme s'est manifesté, depuis des millénaires, au début dans les cosmogonies et les théogonies.

Les étapes successives de la pensée antagoniste sont connues. Pour ce qui est de la Chine, « *le yin et le yang* » remonte au quatrième siècle av. JC., et F. Jullien le commente encore aujourd'hui. (2) Peu avant, l'antagonisme est clairement indiqué à l'origine de la philosophie grecque. Parménide y est le philosophe de l'être parfait, éternel, inchangeable ; Héraclite, celui du devenir incessant. Platon écrit le « Parménide » pour

traiter de l'antagonisme entre l'un et le multiple. En Europe, au Moyen Age puis à l'âge classique, on se réfère à Raymond Lulle, Nicolas de Cues, Bovelles, Jean de la Croix. (3)

A l'époque moderne la pensée antagoniste parvient à se formaliser, en particulier à partir de Hegel et des influences nombreuses de son œuvre. Plus près de nous, l'œuvre de Bachelard indique le prolongement des géométries non-euclidiennes dans la logique non-aristotélicienne, l'épistémologie non-cartésienne, la physique non-newtonienne. (4) Celle de Devereux souligne un extraordinaire point de jonction entre destruction et construction interculturelles par l'intermédiaire de la notion d'acculturation antagoniste. (5) C'est ainsi que le Japon, qui s'est isolé de l'Occident, se voit violemment contraint de s'ouvrir. Il reprend alors à l'Occident la base de sa puissance - la révolution industrielle - et la retourne dans des guerres faites aux Russes, aux Chinois, aux Américains. L'œuvre d'Eric Weil pose clairement la liberté face à l'antagonisme premier, irréductible, entre choix de la raison et choix de la violence. (6) Celle de Goldmann souligne qu'un vécu social d'échec, celui de la noblesse de robe au XVIIe siècle, conduit à l'invention d'un antagonisme constructeur grâce à l'esthétisation tragique du monde chez Pascal, Racine, Montesquieu, Kant. (7)

Aujourd'hui, sont bien présents les travaux de Wunenburger, (8) d'Elie Bernard-Weil, (9) l'œuvre d'Edgar Morin et de tous ceux qui l'accompagnent. (10)

2/ Pensée antagoniste et pensée identitaire : un antagonisme non construit

Antagonisme : l'origine du mot est grecque. *Agon*, c'est le combat. L'agonie, c'est ainsi le combat contre la mort. Pour signifier le recours au « combat », comme système, le mot « *agonisme* » aurait dû convenir. Et, le mot « antagonisme » aurait alors signifié « opposition au combat ». Mais le mot « agonisme » ne s'est pas formé.

Le mot « antagonisme » s'est installé en désignant, plus que le combat lui-même, ce qui le conditionne : l'inscription d'une structure d'opposition. Ce faisant, le mot gagnait en complexité puisqu'il restait suspendu entre la structure d'opposition et le passage à l'acte dans le combat. Subtilité sémantique et morphologique de la genèse des mots : le conflit, prégnant, renouvelé, requiert un mot qui souligne cette conséquence en nommant sa source : l'antagonisme. L'acte est comme expliqué du fait de sa détermination par sa cause supposée.

Le mot souligne que deux personnes ou deux « camps », « protagonistes », s'opposent déjà d'avance en un antagonisme.

Mais, pourquoi donc le paradigme antagoniste ne s'est-il, toujours pas, imposé comme correction indispensable du paradigme identitaire ? Il y a, à cela, des raisons fondamentales et d'autres, conjoncturelles.

1) Commençons par les secondes. La pensée antagoniste s'exprime à travers une multiplicité de courants savants qui ont davantage déployé des variantes que tenter de s'unifier. Les uns ont mis l'accent sur l'opposition irréductible des contraires, d'autres sur leur complémentarité et leur articulation, d'autres encore sur le flottement, le rapprochement, le passage, voire la fusion des contraires, celle-ci, s'exprimant de façon exemplaire dans la « figure » de l'oxymore. (11) Toutes ces variantes découlent de la postérité même de Hegel car les propositions du philosophe ont été vues tantôt en accentuant le résultat de la synthèse, tantôt en soulignant l'éternel retour de l'opposition, comme le fait, par exemple, Eric Weil.

De plus, dans cette postérité de Hegel, une partie du courant « marxiste » ou plutôt « communiste », a certes tenté de populariser la pensée antagoniste mais il l'a caricaturée et, en partie, déconsidérée, la dialectique devenant même, pour beaucoup, synonyme de « sophistique », au sens négatif.

Cela continue à primer, en dépit de nouvelles prises en compte de la dimension « dialectique » : celle éclectique de Gurvitch (12), celle, déjà citée, de Goldmann ou, encore, la synthèse, systémique, d'*équilibration* « majorante », de Jean Piaget.

Au plan bio-psychologique, Piaget inscrit l'adaptation dans une équilibration antagoniste entre *accommodation* de soi au réel et *assimilation* du réel à soi. Au plan épistémologique, en croisant les deux antagonismes - « *sujet / objet* » et « *structure / genèse* » - il distingue, fort utilement, neuf grandes orientations épistémologiques. (13)

2) Les raisons fondamentales du recours, insuffisant, à la pensée antagoniste sont repérables sur le plus long terme. C'est, avant tout, la prégnance de la pensée identitaire, que Morin nomme « déductive-inductive-identitaire ». Celle-ci est apparue et s'est développée, à travers la constitution des sociétés, avec les « totems », puis les personnages représentatifs : héros civilisateurs, rois et empereurs. Elle s'est renforcée avec les références aux personnages divins.

Tout en paraissant différente, la science a, elle aussi, posé comme prioritaire la recherche de ce qui demeure : le constant ou, du moins, le durable. Elle a encore contribué au renforcement de ce paradigme de l'identité que la religion et la politique avaient déjà mis à la place prépondérante.

Enfin, l'individualisme de masse, les « lois du marché », le « sacre du présent »(14), propres à la culture contemporaine, n'ont fait que généraliser le mythe de l'identité comme unique source permanente et instantanée d'elle-même.

Seconde raison fondamentale : la référence prégnante à cette identité qui « subsiste même quand elle disparaît » (le roi est mort, vive le roi !), entraîne l'occultation des interactions productrices de changements identitaires.

Si la pensée identitaire souligne l'altérité, ce n'est, généralement, que pour la réduire, la dominer, la détruire. Par contre, elle n'admet guère sa propre altération. Que quelque chose de décisif puisse résulter du changement, que ce changement puisse être bénéfique à partir des oppositions, même des conflits entre les uns et les autres, c'est tout cela qui est tenu à distance par la pensée identitaire.

Pour elle, l'antagonisme n'est que négatif. Pensé tout simplement comme le mal, l'antagonisme reste insuffisamment conceptualisé et ne peut devenir davantage objet d'étude et de pensée.

La pensée identitaire reste ainsi en partie fautive et faible. Elle risque toujours de n'être pas en mesure de traiter au mieux les crises identitaires. Peu entraînée aux contradictions, elle se raidit, se crispe et les laisse dégénérer en violences extrêmes. Celles-ci doivent alors être longtemps et profondément destructrices avant que ne s'amorce un souvent lent et laborieux rééquilibrage.

3/ L'antagonisme généralisé dans ses trois univers sémantiques

Que pouvons-nous faire pour remonter ce courant de déni ou bien de rejet de la pensée

antagoniste ? Notre argumentation porte sur trois points. D'abord, le primat exclusif de la pensée identitaire entraîne le morcellement indéfini des disciplines du savoir et de la saisie du réel. Or le réel est constitué comme unité d'une diversité. L'antagonisme unité / diversité s'impose comme premier antagonisme régulateur : dans le réel comme dans sa représentation.

Ensuite, dans la mesure où l'antagonisme est constitué comme inclusion de l'autre opposé, il a vocation à devenir le fondement de la complexité du réel et de sa représentation. Pensons à l'antagonisme entre « l'intégration totale de la réalité et la forme duelle » que présente récemment Baudrillard. (15)

Sur cette base d'antagonismes irréductibles, les dynamiques tensionnelles qui en résultent sont à l'origine d'une infinité de choix par combinatoire pondérée entre les contraires. La généralisation basée sur la logique antagoniste, simple ou complexe, ouvre ainsi sur une infinité potentielle de singularités et de particularités.

Loin d'être dans la logique aristotélicienne du tiers exclus, on est dans les logiques non-aristotéliciennes du « tiers inclus » (16), les logiques de l'indécidable, de l'entre deux, la figure de style de l'oxymore, conjonction des contraires, ou bien encore le « *pharmakon* », poison et remède, évoqué par Derrida. (17) On comprend donc l'erreur grossière que représente la critique de l'antagonisme comme dualisme simpliste.

Il est bien plutôt un maître de complexité. Du fait encore de son ambiguïté originelle qui lui permet de se tenir entre destruction, construction et régulation, comme entre constance, changement et composition. Nous le laisserons dans cet indécidable qui accroît la légitimité de sa généralisation. Ainsi, nous pourrions le penser et le vivre à l'œuvre, dans sa mouvance même, en fonction des situations, comme en fonction de la liberté relative des humains et de leur plus ou moins grande invention culturelle.

Sur cette base, nous allons découvrir comment la notion d'antagonisme se répartit en trois univers sémantiques différents, et comment, d'ailleurs, c'est cela qui la constitue en objet fondamentalement transdisciplinaire, au sens où il traverse toutes les disciplines. En plus, il le fait sans véritablement changer de structure. En effet, ses trois sens sont dynamiquement reliés.

1/ Dans l'univers « naturel », c'est le sens de *régulation par le jeu des contraires* qui s'impose. Si les oppositions entre les humains et la nature ne pouvaient en aucun cas se réguler, l'humanité disparaîtrait. De la cosmologie à la biologie et parfois à la psychologie, le terme d'antagonisme définit *l'opposition comme lieu même de sa régulation adaptative*.

2/ Au contraire, en histoire, en sociologie, l'antagonisme semble consister en une opposition radicale, systématique, extrême, qui entraîne la réduction, la soumission, voire la destruction de l'un des adversaires et parfois même des deux.

On a donc bien d'abord deux univers sémantiques opposés, concernant le sens de la notion d'antagonisme. Mais alors, pour quelle raison la régulation antagoniste, qui permet à la vie de subsister dans un environnement changeant, ne saurait être pareillement acquise au plan des interactions psychologiques et sociologiques ? Est-ce que la régulation y importe moins ?

3/ Non, elle y est tout autant, sinon plus nécessaire. Du coup, il y faut une invention supplémentaire. C'est pourquoi l'adaptation s'ouvre sur la liberté. Elle seule permet, en

principe, davantage de régulation : en référence à la prolifération des situations diversifiées et changeantes. Ensuite, rien n'interdit à la liberté, aux prises avec l'expérience, de construire difficultés et solutions pour les constituer en culture cumulative, préventive des difficultés et anticipatrice de solutions à essayer. Entre les antagonismes destructeurs et les antagonismes régulateurs, se trouve ainsi l'univers hypercomplexe des antagonismes constructeurs de régulation : troisième univers sémantique !

Comment opère cette construction ? Elle le fait à travers l'invention des institutions qui conservées, sélectionnées, modifiées deviennent constitutives de la culture humaine, sans jamais pouvoir devenir des régulations définitivement acquises. Et cela se poursuit dans toutes les dimensions : religieuses, politiques, économiques, scientifiques, techniques, juridiques, esthétiques, médiatiques, sportives. Les institutions se construisent en essayant d'articuler les contraires qui se sont manifestés comme destructeurs.

Les étapes de cette construction antagoniste inventive peuvent être nombreuses et interrompues, reprises, compromises. A l'échelle de la temporalité des vies humaines, il n'est guère facile de suivre ce qui se construit ou non. La référence à l'histoire est, dès lors, condition *sine qua non* pour une approche compréhensive-explicative des autoorganisations historiques que sont, par exemple, les secteurs d'activités et les formes de société.

Il en résultera de grandes possibilités combinatoires et évolutives, comme l'émergence de sociétés singulières exceptionnelles au sein des sociétés, plus semblables, d'une même époque. Ce sera le cas de la Grèce démocratique, (18) de l'Angleterre parlementaire, (19) de la France révolutionnaire, des États-Unis démocratiques mondialisés. (20)

2^e Partie

La contribution de la Nature à la régulation antagoniste

4/ La régulation antagoniste dans l'univers : macrophysique et microphysique

Stéphane Lupasco, dans son épistémologie de la physique, a défini la nature à partir d'un antagonisme ternaire fondamental, privilégiant soit la répétition, soit la différence, soit la tension permanente entre elles deux. Il distingue ainsi trois « matières » ou « énergies ».

La première, microphysique, à l'origine des deux autres, se caractérise par cette tension antagoniste maintenue entre direction vers l'homogène (plus de répétition) et direction vers l'hétérogène (plus de différence).

La seconde, macrophysique (« notre matière »), où prime l'homogène, est référée par lui au second principe de la thermodynamique de Carnot Clausius, selon lequel toute énergie se dégrade finalement en lumière-chaueur.

Enfin, la troisième matière, ou énergie, nommée « vitale », s'organise sous le primat de l'hétérogène, appuyé sur le principe d'exclusion des électrons du physicien italien Pauli. Ce principe souligne que chaque électron peut être distingué de tout autre par sa masse, sa vitesse de rotation, son « adresse » dans un ensemble qui l'englobe. (21)

Les grandes formes du réel sont ainsi le produit de cet antagonisme fondamental entre répétition et différence, entre plus simple ou plus complexe. En fait, on est déjà en présence de tout un cortège d'antagonismes que nous savons mal relier. Acceptons de les nommer en vrac comme pierre d'attente : l'être et le néant, la création et la destruction

(22) l'expansion et la rétraction, le plein et le vide, la vie et la mort, (23) la limite et l'illimité, Apollon et Dionysos. (24)

Ces extrêmes s'opposent, de façon polarisée, non pour des simplifications dualistes, car entre ces polarisations, c'est une infinité d'êtres qui se produisent dans leur singularité complexe. Ainsi le « plein » et le « vide » ne sont que deux formulations abstraites extrêmes. En cosmologie, entre vide sidéral et trous noirs, une infinité de réalités existent avec des densités, des distances indéfiniment diversifiées : galaxies, étoiles (géantes rouges ou naines blanches) planètes, comètes, etc. Les conflits peuvent devenir extrêmes et entraîner d'irréductibles destructions et d'inimaginables créations. Vie et mort des univers, des galaxies, des constellations, des étoiles. Vie et mort des planètes. Destruction à deux reprises de presque la moitié des espèces vivantes terrestres. Pourtant, même s'il manifeste des niveaux inimaginables de puissance, de violence, l'univers n'est pas un chaos permanent. Cela serait impossible sans une dynamique antagoniste par exemple entre d'un côté des vides sidéraux, de l'autre des « trous noirs » aux densités extrêmes. De telles puissances ne seraient pas composables sans cette dynamique antagoniste d'expansion et de rétraction, répartissant dans des espaces-temps défiant toute imagination, et à de multiples niveaux, les masses, les mobilités, les vitesses.

L'univers n'est pas « rétraction » ou « expansion » il est, d'un même mouvement tensionnel, l'un et l'autre et leur détente. (25) Comme semble bien l'imaginer Stephen Hawking, avec « les bébés-univers », le bing-bang n'est plus unique. (26)

Les recherches approfondies - dans l'infiniment grand, cosmique, et dans l'infiniment petit, quantique - ont constitué une autre culture scientifique. La prégnance excessive de nos références identitaires « dures », empruntées à l'univers de la matière macrophysique, est maintenant contrebalancée par la nouvelle prégnance : celle des antagonismes propres à la matière microphysique. Cette nouvelle culture scientifique, plus marquée par la pensée antagoniste, mettra, sans doute, un temps considérable à devenir une culture humaine commune. On ne peut dire quand elle y parviendra, mais, dès maintenant, la façon, dont nous traitons, jusqu'ici, les domaines de l'adaptation humaine, peut être reconsidérée.

En effet, entre ces deux domaines de référence, macrophysique et microphysique, nous vivons aussi notre vie plus humaine. Elle connaît certes nombre d'échecs graves mais elle repose aussi sur un univers biologique qui met très clairement en œuvre des régulations adaptatives étonnantes. Elles s'étendent même au champ de la psychosociologie où l'on commence à les prendre en compte : en acte et en pensée.

5/ L'adaptation, matrice d'antagonismes

Au plan de la biologie et de la psychologie, la première source de généralisation légitime est constituée par les caractéristiques communes de l'espèce humaine. L'une d'entre elles est que les humains sont dans la nécessité de s'adapter.

L'adaptation humaine est structurée comme un antagonisme pluriel : des hommes avec la nature, des humains entre eux, de chaque humain avec lui-même. Piaget a clairement montré la structure antagoniste de l'adaptation. D'une part, quand l'*accommodation* prime, c'est le monde extérieur qui est notre référence et auquel, « *volens, nolens* », nous nous accommodons. Si, dans cette opération, nous ne disparaissions pas, comme personne singulière pensante, c'est qu'à notre tour, nous pouvons établir un primat de l'*assimilation*. C'est alors le monde extérieur que nous parvenons à assimiler en lui imposant nos structures. Ces deux moments, *accommodation* et *assimilation*,

sont en travail dans l'imitation et le jeu. Ils peuvent relativement se composer en une équilibration sans cesse reconstruite : c'est la véritable intelligence qui l'est donc en même temps du monde et de nous-mêmes. Entrons un peu dans la complexité de cette expérience humaine d'adaptation. Pour s'adapter aux choses et aux êtres, les humains doivent les observer, les étudier, les connaître. Ils les identifient et en constituent, par-là même, une représentation.

Premier antagonisme : entre réalité et représentation. « *La carte n'est pas le territoire* ». (27) C'est seulement dans la mesure où il y a une relative stabilité, entre les représentations et les choses, que les humains peuvent espérer agir efficacement sur celles-ci. Toutefois, les choses et les êtres ne sont pas seulement stables, ils sont aussi mouvants et changeants.

Second antagonisme : entre la pensée de la stabilité qui est une pensée de l'identité ou de l'altérité, et la pensée du changement qui est une pensée de l'intériorité et de l'altération.

L'adaptation se décline en une multiplicité d'*antagonismes adaptatifs* : entre le réel et sa représentation, entre la constance et le changement, entre s'ouvrir ou se fermer, s'unifier ou se diversifier, se centrer ou se décentrer. Ces premiers exemples sont binaires mais forment déjà un ensemble complexe dans la mesure où ils interfèrent et se hiérarchisent, ensemble. Cet ensemble se complexifie encore avec les antagonismes ternaires ou quaternaires. (28)

6/ La régulation antagoniste en biologie

En biologie, le terme d'antagonisme définit *l'opposition comme lieu même de sa régulation adaptative*. Les exemples abondent. Ainsi, l'accroissement ou la réduction du débit sanguin (vasodilatation / vasoconstriction) sont les faces opposées d'une même régulation permettant d'adapter l'afflux de sang à la fluctuation d'intensité de l'action. Pareillement, chacun le sait, l'accommodation pupillaire, là aussi d'accroissement ou de réduction, permet l'adaptation aux fluctuations des sources lumineuses.

Autre exemple, toujours dans nos mouvements les plus quotidiens, la pronation et la supination sont deux directions diamétralement opposées dans les mouvements de notre main. Dans la supination, la main est « renversée » sur le dos (*supinus* en latin) ; on en voit donc la paume, et le pouce est à l'extérieur. Cette position exprime l'absence de menace, l'offre, l'accord. Dans la pronation, c'est l'inverse : la paume est en dessous ; on voit le dos de notre main, et le pouce est à l'intérieur. Cette position conditionne la main fermée, le poing de défense ou d'attaque.

Un dernier exemple, peut-être plus scolaire et plus connu, celui de la marche, précisément dite « antagoniste », des quadrupèdes.

Cette régulation antagoniste biologique prend encore bien d'autres formes qui sont aussi repérables en psychologie et en sociohistoire. Concrétisons cette généralisation de la régulation adaptative en déployant, de façon pluridisciplinaire, deux antagonismes adaptatifs fondamentaux.

Ainsi, la problématique « *ouverture / fermeture* » apparaît bien partout présente. En biologie, elle s'exprime dans le contrôle de l'information sensorielle. (29) Ou, encore, à travers la reproduction sexuée, seulement possible à l'intérieur de l'espèce, impossible entre individus de différentes espèces. D'ailleurs, le génome, lieu de l'identité biologique,

bénéficie de quatre protections : la peau, les enveloppes des organes, les membranes des cellules et celles du noyau. La chirurgie des greffes nous a familiarisés avec la profonde et tenace fermeture du système immunitaire.

En psychologie, de la fermeture à l'ouverture, on a : l'hostilité, l'incompatibilité, l'indifférence, la sympathie, l'amitié, l'amour et l'intimité.

Dans la vie des sociétés, la même problématique adaptative se traduit par les frontières et les flux transfrontières.

Autre régulation adaptative nécessaire et antagoniste : entre « *unité* » et « *diversité* ». Au plan biologique, membres et organes rendent compte de la diversité ; le squelette, le système nerveux, le cerveau rendent compte de l'unité.

Au plan psychologique, dans le développement de son identité, chacun doit choisir : unifier son existence autour de certaines activités ou la diversifier davantage.

C'est le même problème pour les personnes, les groupes, les sociétés. Nous le verrons ci-dessous, les pays européens se sont constitués au cours de l'histoire en recherchant, les uns, plutôt l'unité et la centralisation, les autres, plutôt la diversité, la décentralisation. Ces stratégies différentes vont jouer dans la genèse des sociétés et de leurs cultures et parfois les ont entraînées dans de violentes oppositions.

7/ Cultures et pensée antagoniste incomplète en psychosociologie (Hall et Hofstede)

Dans nombre d'études concrètes actuelles, l'adaptation antagoniste est présente mais posée plus ou moins clairement.

Ainsi, Geert Hofstede entend définir les cultures à partir de cinq indices. Ceux-ci peuvent prendre toutes sortes de valeurs dans la mesure où ils se composent entre deux directions opposées.

La distance hiérarchique, qui traduit le niveau de responsabilité statutaire dans l'échelle sociale, est accentuée ou réduite.

Le contrôle de l'incertitude pose la question : faut-il plutôt combattre ou tolérer l'inconnu ? C'est-à-dire : prendre davantage de risques ou valoriser le principe de précaution.

L'indice d'individualisme / collectivisme oppose rattachement plus faible et rattachement plus fort de l'individu au groupe familial ou social.

L'indice *court terme / long terme* oppose deux orientations : l'une centrée sur le présent, l'autre sur la durée.

Enfin, l'indice « *culture masculine / culture féminine* » oppose une orientation centrée sur le fort, le grand, l'offensive, et une orientation centrée sur le faible, le petit, le défensif.

Mais Hofstede ne voit pas, dans ces indices, des instruments généraux de régulation adaptative. Ils hiérarchisent seulement des différences de conduites, peu ou pas modifiables, résultant de « programmations » que leur culture nationale impose aux acteurs. (30)

Nous pensons, avec lui, que l'indice culturel est significatif mais qu'il ne saurait être d'une totale automaticité. La dimension de programmation par la culture doit être pondérée dans le sens d'une liberté adaptative, certes variable selon les acteurs et leur contexte.

*Chez Hall, on trouve, d'abord, le même type de conception pour l'opposition « monochronie / polychronie ». Or, cette opposition recouvre un antagonisme de la gestion opératoire. Elle souligne la nécessité adaptative de produire plus ou moins de centration ou de décentration de l'attention. Et cela, en fonction des différences de mes relations à mon environnement, des différences de nature des tâches.

Si, dans cet environnement, une multiplicité de choses interviennent qui, toutes, me concernent, à ce moment là, je dois pouvoir, le mieux possible, m'adapter à toutes. Je dois être *polychrone*. Hall donne l'exemple d'une mère au foyer, partagée entre diverses tâches matérielles et le contrôle des actions de ses trois jeunes enfants.

À l'opposé, si mon environnement est sans souci, sans menace, ou bien s'il est déterminé institutionnellement par une fonction sociale bien précise, je peux, ou je dois, me laisser absorber par une tâche unique, pour être plus sûr de la réussir vraiment. Je dois être *monochrome*. Ainsi, tout être humain qui s'adapte doit pouvoir être tantôt monochrome et tantôt polychrone. (31)

La communication, Hall la présente, cette fois, comme une adaptation antagoniste, sans toutefois employer le terme. (32) Il oppose, en effet clairement, la largeur ou l'étroitesse du contexte référentiel partagé avec l'interlocuteur. Si celui-ci est un familier, je partage un large contexte avec lui. Je peux, et même je dois, être allusif pour ne pas lui répéter ce qu'il sait déjà aussi bien que moi. Je communique ainsi de façon implicite. Si mon interlocuteur est un étranger, il faut que je sois capable de définir ce que je dis, puisqu'il ne connaît pas les choses dont je parle, ni même, parfois, les mots que j'emploie. Je communique alors de façon explicite.

Précisons encore : l'adaptation humaine doit pouvoir non pas choisir simplement une orientation ou l'autre, mais les doser l'une par rapport à l'autre. Mon interlocuteur est rarement tout à fait un familier ou tout à fait un étranger. Je devrais donc, si possible, être capable de communiquer, avec lui, selon l'unique dosage d'allusions et de définitions qui lui convient.

On comprend pourquoi la communication est si difficile et si souvent manquée. Elle relève d'une adaptation antagoniste qui doit être à chaque fois réinventée. Ce n'est que dans nos communications les plus habituelles que nous y parvenons à peu près, et encore !

*S'il est indispensable de permettre à l'adaptation antagoniste de retrouver sa place, il ne l'est pas moins de chercher à comprendre comment cette liberté adaptative fondamentale aboutit à des orientations culturelles, assez déterminées pour qu'Hofstede puisse en faire des indices culturels nationaux. C'est ici qu'il ne faut pas oublier deux choses.

D'une part, la culture vient combler un manque de réponses de la nature. L'être humain n'est pas aussi programmé naturellement qu'il pourrait l'être. C'est à la fois sa liberté mais aussi son angoisse. Il lui faut trouver les réponses. S'il trouve bonne la même réponse, il la garde, il l'emploie et, parfois, en prend l'habitude et n'en change plus. De moyen de liberté adaptative, la culture peut alors se changer en son contraire, et enfermer

l'acteur humain dans un type de réponse qui ne change plus autant qu'il le faudrait.

La seconde chose, c'est qu'il nous faut encore comprendre comment se produit un « biais culturel » national. Cela ne se fait pas d'un seul coup mais, au contraire, au cours d'une souvent longue histoire singulière. Il nous faudra la reconstituer si nous voulons comprendre vraiment pourquoi la culture des uns diffère de la culture des autres.

C'est alors que nous ferons « mûrir » la comparaison interculturelle : de l'approche simplement comparative-descriptive à l'approche compréhensive-explicative. Il nous faudra, pour y parvenir, voir à l'œuvre les croisements d'antagonismes entre adaptation et histoire. Malheureusement, ici, ce ne sera même pas possible de résumer de telles études. C'est le cas des études qui, référant l'antagonisme de la communication, de Hall, à l'histoire de différents pays, nous permet de comprendre clairement la genèse de ces « biais » culturels de communication plus explicite ou plus implicite. (33)

3^e Partie

Conflits et régulation antagoniste en histoire

8/ Identités et antagonismes : l'intérité, l'interculturalité déniées

Cette troisième partie marque une rupture cruciale avec la seconde, car c'est l'antagonisme destructeur qui impose sa prégnance dans l'histoire ; et les sciences de l'homme s'y réfèrent largement. En même temps, elles font de l'identité et de l'altérité des catégories fondamentales. D'ailleurs, ne s'agit-il pas là, conceptuellement, d'une illusion ? En effet, qu'est-ce que l'altérité sinon l'identité de l'autre ? Ce redoublement de la notion d'identité est d'autant plus significatif qu'il cache la seule notion réellement opposée, celle d'« intérité ». Cette notion, hier utilisée par le logicien et interlinguiste Couturat, est tout simplement ignorée. (34)

On ne peut que s'en étonner dans la mesure où l'on est tous les jours en présence d'une véritable galaxie de « l'inter ». Ainsi, à travers des noms courants : international, interrégional, interurbain, intergroupal, interministériel, interpersonnel, intermédiaire, intermittence, intérimaire, interférence, interaction, interculturel. A travers des noms propres aussi : L'Internationale, Intermarché, Intercity, Interreg, Internet, Intermittents du spectacle... Comment l'existence d'une telle galaxie de l'inter peut-elle se concilier avec l'absence totale de la notion générale d'« intérité » ?

La réalité, c'est que l'identité des uns et l'altérité des autres ne font pas problème d'être séparées, mais d'être réunies. L'intérité est précisément la notion qui désigne leur interaction. « L'entre » est même, sans doute, moins d'après coup que profondément originel. Il précède notre individuation. C'est peut-être ce à quoi nous ne voulons plus être référé : même s'il reste en nous, et est aussi nous, irréductiblement.

Notre identité devient notre garantie de rempart contre « l'entre ». Le psychiatre coréen, Bin Kimura, nous prévient, pourtant : le rejet, profond et obstiné, de « l'entre » originel conduit à la schizophrénie. (35)

Ainsi une résistance identitaire, fondamentale, est à l'oeuvre et le demeure. D-R Dufour l'a aussi souligné : notre pensée continue à reposer largement sur l'identitaire, même tautologique. C'est vrai pour Dieu qui se présente : « Je suis celui qui suis ». Benveniste définit le sujet : « Est je qui dit je ». (36)

Ce qui est ainsi dénié, c'est l'intérité, c'est-à-dire la réalité de l'échange de l'un

et de l'autre, susceptible de les modifier tous les deux ensemble, pacifiquement ou violemment.

R. Linton a souligné le paradoxe de cet intérité déniée alors même qu'elle s'exprime fortement à travers l'interculturalité éclatante qui compose les cultures. Il la met pleinement en lumière dans cette description : « Après son repas, le citoyen américain se dispose à fumer, habitude des Indiens américains, en brûlant une plante cultivée au Brésil, soit dans une pipe venue des Indiens de Virginie, soit au moyen d'une cigarette venue du Mexique. S'il est assez endurci, il peut même essayer un cigare, qui nous est venu des Antilles en passant par l'Espagne. Tout en fumant, il lit les nouvelles du jour imprimées en caractères inventés par les anciens Sémites, sur un matériau inventé en Chine, par un procédé inventé en Allemagne. En dévorant les comptes-rendus des troubles extérieurs, s'il est un bon citoyen conservateur, il remerciera un Dieu hébreu, dans un langage indo-européen, d'avoir fait de lui un Américain cent pour cent ». (37)

En ce début de XXI^e siècle, cette interculturalité enchevêtrée des sociétés et des conduites de leurs acteurs fait partie de la conscience populaire. A preuve, ce texte anonyme dont la photocopie, régulièrement demandée par les clients d'un restaurant parisien, a finalement été éditée en carte postale. On peut lire : « Ton Christ est juif. Ta voiture est japonaise. Ta pizza est italienne et ton couscous algérien. Ta démocratie est grecque. Ton café est brésilien. Ta montre est suisse. Ta chemise est indienne. Ta radio est coréenne. Tes vacances sont turques, tunisiennes ou marocaines. Tes chiffres sont arabes. Ton écriture est latine, et... tu reproches à ton voisin d'être un étranger ! »

La question est : comment ces preuves d'une intérité - stratégique et culturelle - produite, de façon pacifique ou violente, au long des siècles, des millénaires, peuvent-elles être sans résonance, sans portée, permettant d'imaginer un autre avenir et de changer nos conduites ? Les dimensions, antagonistes et complémentaires qui constituent l'intérité sont occultées avec la notion elle-même. Ainsi elles ne peuvent devenir objet de réflexion et d'analyse.

D'une façon globale, le primat de l'identitaire a sa part dans les rivalités économiques, politiques, religieuses qui ont été, et vont encore souvent, jusqu'à la catastrophe extrême.

Le primat de la référence identitaire conduit à identifier l'autre comme « coupable » alors que les déterminants de cette « culpabilité » devraient être aussi trouvés ailleurs. Nombre d'humains projettent sur leurs « semblables » les contradictions de l'humaine relation au réel, au lieu de reconnaître qu'ils y sont eux aussi affrontés. Grave maladresse car les autres sont accusés doublement : pour leur identité, et pour la commune identité humaine ; tandis que l'on se retrouve, soi, innocenté de tout. On se prive alors de reconnaître ces antagonismes qui sont au cœur des difficultés de toute relation : à la nature et aux autres.

Faute d'être reconnus, ils ne peuvent faire l'objet d'aucun traitement. Ils s'incarnent comme négativité absolue que nous croyons devoir poursuivre dès que nous l'entrevoyons, hors de nous. Déni de l'intérité, déni de notre altération sont liés. La pensée identitaire refuse l'altération ; la connotation négative du mot le souligne. Nous rejetons l'altération de notre identité positive et la projetons sur l'autre comme altérité négative.

Ainsi, nombreux sont ceux pour qui le maintien de l'identité et de l'altérité reste l'objectif prioritaire. Il en coûte la vérité qui poserait le conflit comme inévitable pour

tout développement identitaire. Il en coûte la liberté qui ne commence qu'à partir du moment où l'on peut choisir soit la violence de l'exclusive identitaire, soit la prise en compte et le traitement des antagonismes partagés.

A partir de ces trois opérations (tautologie identitaire, déni de l'intérité et de l'altération), il devient difficile de penser ensemble les individus, de même que les sociétés et, *a fortiori*, individus et sociétés ensemble. C'est la conséquence du fait que notre première opération est de séparer, d'identifier comme différent, voire opposé, pour repousser tout mélange et toute altération.

Seules, l'acceptation du fait de l'intérité, l'acceptation du fait qu'elle est antagoniste, vont permettre de penser ensemble les individus et les sociétés, pour une autre intelligibilité de l'histoire et des genèses culturelles qui s'y engendrent.

Non reconnaissance de l'intérité humaine et non reconnaissance de l'adaptation antagoniste vont de pair. Constaté que l'adaptation ne peut se faire qu'à travers l'ensemble antagoniste des humains conduit à reconnaître notre dépendance aux autres. C'est justement ce que refuse la pensée identitaire. Son déni de l'intérité, des humains entre eux et avec la nature, est à l'origine d'un autre déni : celui des catastrophes écologiques qui sont, désormais de façon inséparable, naturelles et humaines.

Il faut construire l'antagonisme paradoxal de l'antagonisme et de l'identitaire. C'est-à-dire construire à la fois leur irréductibilité et leur complémentarité.

Le paradigme identitaire entend définir des constances, des certitudes, des fermetures. Le paradigme antagoniste réinstalle l'ouverture, la variation, l'incertitude. Le paradigme identitaire s'est imposé, dans la pensée et dans la pratique humaines, entraînant des stabilités, des régularités mais aussi des rigidités, des paralysies, en contradiction avec les nécessités mêmes de l'adaptation. Dès lors, les humains peuvent produire des inadaptations extrêmes, en refusant leur changement identitaire au contact des autres.

Attitude contre-adaptative, d'autant plus que le changement se produira mais dans les plus mauvaises conditions, mobilisant même alors la violence.

Si, dans des conditions favorables, le changement a lieu sans trop de difficultés, et même s'il est principalement dû aux autres, la pensée identitaire fait mine de l'ignorer ou même trouve le moyen de s'en attribuer le mérite. De cette façon, dans tous les cas de figure, l'intérité, et le rôle de l'autre dans l'interaction, sont niés.

Déni aussi de la présence en nous de l'altérité, alors qu'en profondeur, elle est la garante de notre accueil du changement et de l'adaptation. Le refus de reconnaître tout antagonisme interne nous conduit à rejeter tout l'antagonisme sur l'autre. Du fait de ce rejet, les antagonismes destructeurs entre humains l'emportent facilement.

Ce sera seulement en passant par la dérégulation extrême que l'antagonisme retrouvera une chance de devenir régulateur. Cette situation, ce processus, ont paru, si profonds et si inchangeables à Kant, qu'il en a fait une ruse de la nature. Celle-ci ne parvient à ses fins de régulation évolutive qu'en conduisant les acteurs humains à des affrontements. (38)

Remonter ce courant de la prééminence identitaire implique de restaurer la prise en compte du paradigme antagoniste. On rétablira ainsi les intérités contradictoires, à la fois fonctionnelles et historiques, stratégiques et culturelles. Dans cette perspective, des résultats, décisifs, ont été obtenus. C'est une partie d'eux que nous présentons ci-après.

9/ L'histoire surprenante, incomprise, oubliée : interculturations, transductions, crases

Ces résultats consistent d'abord en généralisations fondées. Celles-ci n'ont pu l'être que dans la mesure où les humains produisent de grands types de réponses comparables au long du temps y compris par delà les grandes mutations. Parmi ces réponses, les trois plus générales concernent 1/ la mise en évidence de grandes problématiques adaptatives, 2/ l'organisation des activités, et 3/ celle des sociétés. (39)

A partir des stratégies des acteurs, les secteurs d'activités se différencient, entrent en conflit, s'organisent, se hiérarchisent, s'articulent diversement, contribuant à produire les sociétés singulières et leurs cultures. Différenciées, les sociétés singulières entrent en conflit et en arrangement. L'histoire résulte de multiples affrontements et arrangements des vainqueurs, des vaincus, et de leurs descendants.

Dès lors, parce qu'elle est seule à poser cette intérité stratégique, et ces interactions, aussi bien pacifiques que violentes, la notion, indispensable à la compréhension de l'évolution historique, n'est ni l'interculturel, ni l'acculturation, mais « *l'interculturation* ». (40)

Loin d'être une notion vague, floue, incertaine, l'interculturation est la vraie notion opératoire centrale des études historiques et sociologiques. Sa construction, d'emblée ouverte, met en évidence ses objectifs, ses objets, ses processus, ses résultats. Elle permet de revisiter, en même temps, l'histoire et la sociologie.

En effet, l'histoire n'est qu'en partie produite par la volonté des humains. Certes, les volontés des acteurs et leurs contributions à l'histoire ne sont pas mises en doute. Mais ce que donnent toutes ces volontés et ces contributions, en raison de leurs interactions et des interférences liées aux contextes, voilà ce qui dépasse toutes les volontés.

Cet ensemble en interculturation, en auto-organisation, (41) c'est lui qui finit par constituer l'histoire. On ne pourra en traiter, de façon à la fois rigoureuse et féconde, que si, à la longue, dans cette effervescence répétée, apparaissent quelques lignes d'organisation géohistorique. Pour les mettre en évidence, à côté des motifs, mobiles, causes et raisons d'agir des acteurs, il faudra montrer quels processus contribuent à les produire.

Au premier rang, ces processus étranges, les *transductions*. (42) Ce sont elles qui vont conduire à des résultats surprenants et incompris, comme, soudain, la barbarie nazie, dans une Allemagne, hier patrie des plus profonds et des plus avancés des penseurs.

Les diplomates, anglais et français, qui négocient les « Accords de Munich », raisonnent de façon inductive et déductive. Ils ne savent pas diagnostiquer la transduction en cours. Les héritiers des royaumes et des empires, vaincus lors de la première guerre mondiale, sont entraînés dans une volonté de produire leur puissance maximale pour la victoire : légitimation *de facto* face aux nouvelles nations marchandes démocratiques.

Après la première guerre mondiale perdue, « l'Allemagne » doit devenir une démocratie, ou bien, enfin, réussir à l'emporter à tout prix. Dans ce dernier cas, pour avoir une chance, il lui faut produire un rassemblement de toutes forces, anciennes ou modernes, politiques ou économiques, techniques ou magiques, même si elles sont incompatibles.

La transduction qui opère alors est justement nommée « crase », (43) dans la mesure où elle procède à cette forcerie d'atouts culturels contraires, comme, par exemple, un

nationalisme qui a toujours été national, avec un socialisme d'orientation largement internationale.

A côté de la crase nazie, on aura la crase stalinienne qui, elle aussi, conjoint de force le nationalisme et le socialisme, sous la bannière de « l'URSS, patrie du socialisme ». Ainsi, à travers les crases, les volontés humaines soutenues par les transductions, contraignent à l'association des données culturelles à l'origine les plus opposées.

Les transductions opèrent du fait de proximités spatiales, de lentes accumulations temporelles offrant des opportunités nouvelles, de rencontres imprévues, d'inventions techniques soutenues par le milieu, de connivences d'intérêt contre des tiers.

Elles déterminent ainsi des évolutions par influences latérales, contiguës, continues, modifiant les êtres et faisant surgir les événements historiques, inattendus, uniques, singuliers.

Elles ont pour caractéristique principale d'échapper à la perception humaine, de ne révéler leurs résultats qu'une fois qu'ils sont acquis. Cependant, étudiées sur les moyens, longs et très longs termes historiques, elles montrent comment des structures organisationnelles et des éruptions soudaines d'évènements prennent du sens d'être perçues et pensées ensemble.

La recherche et le suivi, généralisés dans l'espace-temps géohistorique, de ces transductions ont pu rendre compte des grandes évolutions des secteurs d'activités et des formes de société. Nous avons, par exemple, montré comment avaient eu lieu par transductions les captations successives du sacré par le religieux, le politique, l'économique et l'informationnel. (44)

Comprendre l'interculturalité historique, c'est comprendre les relations, interactions, transductions entre acteurs, secteurs d'activités, sociétés singulières et grandes formes de société.

Il est donc décisif de pouvoir mettre en évidence ces références cruciales pour une nouvelle compréhension du devenir des sociétés.

10/ La lente reconnaissance des secteurs d'activités

Les activités humaines se sont progressivement différenciées, jusqu'à constituer de véritables secteurs d'activités, non seulement différents mais susceptibles d'entrer dans une dynamique conflictuelle ou d'arrangement.

Quatre grands secteurs d'activités se sont davantage imposés : la religion, la politique, l'économie et l'information. Chacun d'eux englobe un grand nombre de sous secteurs. Par ailleurs, si des conflits existent entre eux, cela tient à ce que les acteurs humains ne les investissent pas de la même façon. Ils s'appuient, préférentiellement, sur tel ou tel de ces secteurs, s'ils peuvent y voir une base pour leur propre lutte et leur propre avancement. Cette dynamique n'est pas à concevoir comme seulement postérieure à l'existence des secteurs. Elle se déploie entre leur indifférenciation originelle et leur différenciation historique. Chaque secteur se constitue à travers des atouts spécifiques, cherche à se substituer aux autres secteurs et, à travers cette dynamique, il s'affaiblit, se renforce, poursuit sa singularisation. (45)

Chacun des quatre grands secteurs d'activités a une importance cruciale. La religion est le centre d'origine de ce que croient des humains ensemble, et qui, de ce fait, les

motive. Le pouvoir politique hiérarchisé est le centre de détention du seul emploi légitime de la violence ; il est, comme tel, facteur de paix civile. L'économie ne pouvait manquer d'exister comme centre de production des ressources de survie et des ressources supplémentaires permettant aussi l'existence des activités religieuses et politiques. Le secteur de l'information est apparu, à l'origine, comme mêlé aux trois autres. Sa différenciation a pris du temps et elle n'est peut être pas encore acquise aujourd'hui.

*Très tôt, avec « *La République* » et « *Les Lois* » de Platon, le secteur du « politique » a fait l'objet d'une étude de sa genèse, de sa complexité, de sa diversité. Cette réflexion et cette étude continuèrent au long des siècles et s'accéléchèrent dans les trois derniers, du fait des changements survenus en Italie, aux Pays-Bas, en Angleterre, en France, aux États-Unis. A travers des étapes différentes, le régime politique quittait la forme traditionnelle des royaumes et des empires et prenait celle de la nation marchande parlementaire à perspective démocratique.

Cette « grande transformation » ne s'est réalisée qu'à partir d'un profond bouleversement dans la hiérarchie des secteurs d'activités. (46) Le moteur du changement a été la dominance, progressivement acquise, du secteur économique. Du coup, Marx le choisit comme matrice décisive de la genèse conflictuelle des stratégies, des institutions, des idéologies. Avec les précédents primats du religieux et du politique, *c'était la troisième fois qu'un secteur d'activités apparaissait comme décisif*. Mais pourquoi, à tel moment, tel secteur avait-il vocation à l'emporter sur les autres ? Dans un premier temps, on voyait bien, avec la naissance des nations modernes, que les secteurs, hier primordiaux, le religieux et le politique, avaient été déclassés au bénéfice d'une suprématie de l'économie, s'appuyant sur l'information : scientifique, technique, commerciale, médiatique. La révolution industrielle avait été à ce prix. Ainsi, les secteurs n'étaient pas seulement en conflit, ils pouvaient être en arrangement. En fait, ils étaient en interculturelation antagoniste et complémentaire.

Dans cette perspective, Max Weber montra comment la religion protestante joua un rôle décisif dans la destitution du sacré religieux, humain, perverti par l'Église catholique, et dans sa *transduction* en direction du politique puis de l'économique. En même temps, il montrait comment, seule parmi les secteurs d'activités, l'information pouvait mieux globaliser la pensée de l'histoire humaine et commencer même à s'autonomiser face aux idéologies. (47)

Ainsi, les grands secteurs d'activités se sont progressivement mis au centre de l'évolution stratégique et culturelle, apparaissant comme la matrice de l'histoire humaine. Ils n'y sont parvenus que dans la mesure où chaque secteur a tenté, à une ou plusieurs reprises, de se situer au sommet décisif de cette genèse de l'histoire.

De grands penseurs ont fait écho à ces dominances successives : Platon et Aristote, Saint Augustin et Bossuet, Montesquieu et Locke, Hegel, Comte, Marx et Weber.

11/ Secteurs d'activités et mutations des sociétés

Contre la pensée identitaire exclusive, selon laquelle nous sommes censés savoir ce qu'il en est des grands secteurs religieux, politique, économique, informationnel, il convient de poser que, du fait même de l'interculturelation antagoniste, les grands secteurs continuent d'évoluer.

En même temps, toujours par interculturelation à partir des choix des acteurs, les grands secteurs d'activités s'articulent, dynamiquement et hiérarchiquement, à l'intérieur de chaque société. Ils contribuent à produire sa singularité, en fonction

des grandes formes de société à partir desquelles elle s'est composée, et dont maint courants culturels la traversent encore.

Comment s'inventent ces grandes formes de société ? En fait, à partir de hiérarchisations différentes des secteurs d'activités. Quand telle hiérarchisation structure fortement la totalité sociétale, elle en engendre la forme. Si celle-ci comporte d'importants atouts nouveaux, elle peut se généraliser à d'autres sociétés, et devenir une grande forme générale propre à une grande période de l'histoire humaine.

Nombre d'études de telles grandes formes sociétales convergent. Nous avons regroupé, de façon comparative, une quinzaine de périodisations d'auteurs qui diffèrent tant par leur discipline que par leur nationalité. Chaque proposition de périodisation comporte de 3 à 5 grandes formes ; en fait, quatre le plus souvent. (48)

Pour notre part, sur ces bases, nous distinguons quatre très grandes formes : communautaire-tribale, royale-impériale, nationale-marchande et, aujourd'hui, informationnelle mondiale. Toutefois, il ne saurait être question d'une théorisation évolutionniste. Les grandes formes de sociétés sont des idéaux-types repérables par l'analyse historique.

Comme les secteurs d'activités, *les grandes formes sociétales* n'ont pas été rapidement constituées en objet central de l'interculturalisation des sociétés. Les sociétés singulières, pensées comme fruits irrationnels des hasards historiques, constituaient, seules, cet objet central.

C'est principalement la dynamique des secteurs d'activités, dans le contexte spécifique de chaque grande période historique, qui fonde ces quatre grandes formes, et donne, ainsi, une vision plus organisée, plus cohérente, de la diversité des sociétés.

Toutefois, la perspective classificatoire n'est pas intéressante pour elle-même, elle l'est parce que chaque grande forme représente tout un ensemble d'atouts stratégiques et culturels. Or, ils ne disparaissent pas, pour autant, quand cette forme est conduite à s'incliner devant la forme suivante.

Là encore des interculturalisations de *transition* (49) ont lieu entre ces formes qui co-existent, souvent longtemps, avant que l'une l'emporte plus nettement. Ces interculturalisations diffèrent en fonction des espaces-temps et, de ce fait, nombre de sociétés différentes, voire exceptionnelles, s'engendrent.

On est à l'opposé de la reproduction d'un modèle. Ce n'est vrai ni à l'origine, ni ensuite. Une grande forme n'est pas un moule mais un ensemble de convergences, relatives et momentanées, sans cesse travaillées diversement, ici et là. On détient, avec les grandes formes de société, une indication précieuse sur les multiples constituants intervenant successivement, de façon unique à chaque fois, pour composer chaque société singulière.

A l'origine de cette découverte de *la dynamique conjointe des secteurs d'activités et des formes de société*, il convient de placer les travaux d'histoire des religions de Georges Dumézil. (50) Sous la hiérarchie des dieux, présente dans les épopées et les panthéons indo-européens, Dumézil montre la hiérarchie des acteurs humains en relation aux secteurs d'activités dominants dans l'organisation de ces sociétés. Cette hiérarchie est constituée par l'association du politico-militaire et du religieux contrôlant l'économie et l'information.

Plusieurs autres historiens ont montré que le même agencement se retrouve dans

nombre d'autres sociétés. En fait, il s'agit de la forme de société, typique de cette grande période de l'histoire humaine, la forme des royaumes et des empires. (51)

En se dégageant, clairement, elle met mieux en évidence la forme communautaire-tribale qui l'a précédée, et la forme nationale-marchande qui l'a suivie. Comme les précédentes, cette troisième grande forme sociétale peut, à son tour, être rigoureusement définie comme hiérarchie inverse où l'économie, associée à l'information, contrôle désormais le politique et le religieux ou son substitut idéologique. La discipline nouvelle qui, à l'époque, est née de ce renversement, se nomme d'ailleurs fort bien « l'économie politique. »

Les sociétés de cette troisième forme, sociétés souvent dites « modernes », allaient cependant, à leur tour, subir un choc étendu et profond, celui de la mondialisation, les mettant directement en cause. En effet, le croisement, dans toutes leurs dimensions, de l'information et de l'espace-temps planétaire, constitue le nouvel enjeu réel de connaissance et de pouvoir pour des sociétés qui, hier, avaient pris forme et posture nationales.

Aujourd'hui planétaires, le tourisme, l'économie, la guerre nous obligent à abandonner la fausse analogie des sociétés présentées comme étant toutes des nations. L'une des premières conséquences de cet horizon informationnel-mondial, c'est bien de souligner l'extrême diversité des sociétés co-présentées sur la planète, sociétés aux origines et développement historiques bien différents.

Il y eut les échecs du FMI, prétendant appliquer partout les mêmes remèdes économiques, mais, surtout, la montée, à la une de l'actualité tragique, de pays comme la Somalie, le Soudan, le Rwanda, l'Iran, l'Irak, l'Arabie saoudite, l'Afghanistan. Mais l'Inde, la Chine, et simplement l'Europe des deux guerres mondiales ou de la dernière guerre des Balkans, en témoignaient déjà.

Or, les données généralistes - grandes problématiques, secteurs d'activités, formes générales de société - qui résultent des études présentées, ne sont pas là pour écraser l'analyse des sociétés singulières mais au contraire pour la fonder et la raffiner.

Nous allons développer largement cette perspective dans la suite de ce texte.

12/ Régulation antagoniste instituée : Grèce, Rome, Angleterre...

La mondialisation a mis en évidence qu'aucune société singulière ne correspond simplement à une seule forme de société. Bien loin que les sociétés soient toutes les mêmes, elles diffèrent à partir de leur propre histoire, interne et externe. Chacune est en interaction avec les sociétés environnantes. Chacune a traversé des périodes historiques successivement marquées par la prédominance de telle grande forme sociétale. Ces prédominances, avant de se remplacer, se composent et, dans chaque cas, de façon différente. Aujourd'hui encore, travaillée par la dynamique conflictuelle de ses acteurs diversement investis dans les secteurs d'activités, chaque société poursuit sa genèse singulière.

Il convient de ne pas « substantialiser », de ne pas « essentialiser » les problématiques antagonistes, les secteurs d'activités, les grandes formes de société. Ces « objets » ont pour origine les activités des personnes, des groupes, des organisations. Ce que leurs activités ont produit, il est vrai sur le long terme et sans toujours en avoir conscience, elles peuvent, dans des conditions analogues, le changer, le défaire, le remplacer.

En ce sens, la triple référence fondamentale, à l'instant rappelée, pour précieuse

qu'elle soit, doit constamment se soumettre à l'étude singularisante des sociétés, étude toujours susceptible de compléter, de remanier ou de confirmer la vision généralisante.

C'est, d'ailleurs, précisément au moment où s'établissent des généralisations précieuses, que des singularisations viennent les tempérer. Ce souci avait heureusement existé très tôt : de Platon et Aristote qui scrutaient les différences des constitutions, à Voltaire ou Montesquieu s'intéressant à l'exception anglaise.

Plus près de nous, succédant à Georges Dumézil, au Collège de France, Jean-Pierre Vernant, a précisément pris en compte l'exception grecque, présente au cœur d'une période royale impériale où la Chine, l'Égypte, la Perse imposaient leur figure typique d'alors. (52)

Plus tard, les cités marchandes italiennes, les Pays-Bas, l'Angleterre montrèrent aussi leur caractère de société exceptionnelle en inventant, finalement, par diverses voies, la démocratie représentative parlementaire.

Dans la réalité des évolutions historiques, c'est parfois en même temps que s'installe une grande forme de société et que s'engendrent, non seulement des sociétés singulières composites, mais des sociétés singulières inventives d'une forme originale en marge de la forme alors dominante. Nous allons en donner ci-après trois exemples.

On remarquera, en les étudiant, que ces sociétés inventives le sont dans la mesure où elles mettent en œuvre des régulations antagonistes plus affinées. Cela ne signifie pas qu'elles vont, de ce fait, l'emporter définitivement sur les autres. En effet ces régulations sont fragiles, difficiles à maintenir dans des conditions de rapports de force globaux défavorables. Par contre, il semble que l'invention sociétale exceptionnelle, même si elle échoue dans une réalité historique donnée, peut tout à fait perdurer comme création symbolique, comme valeur de référence future.

Nous allons constater cette persistance symbolique et ces reprises réelles puisque, dans nos trois exemples, la régulation antagoniste est celle même qui fonde la perspective sociétale démocratique.

1/ En Grèce, ce sera la révolution de Clisthène : *« Alors que les responsables provenaient jusqu'ici de quatre tribus, dont les composantes étaient familiales et régionales, Clisthène, pour combattre les ethnocentrismes tribaux, propose de constituer désormais dix tribus. Non seulement le familial était ainsi divisé, mais le régional aussi, puisque chacune des dix tribus devait comprendre trois sortes de circonscriptions territoriales (dèmes) se trouvant dans la ville, sur la côte et dans l'intérieur. »* (53) Clisthène privilégie l'articulation plutôt que l'affrontement et la victoire d'un camp qui s'installe au pouvoir et règne en despote. Cette articulation ne peut se faire que si les forces à articuler ont chacune une chance de pouvoir s'exprimer. Certes, chacune peut aussi, de nouveau, abuser. L'institution démocratique enferme en son sein l'institution despotique. C'est en travaillant sans cesse contre elle qu'elle la repousse mais elle ne peut jamais le faire pour toujours. La « vie éternelle » démocratique n'existe pas, il faut la produire en permanence.

2/ A Rome, une situation imprévue se présente : le roi meurt sans descendance, c'est un roi étranger qui doit lui succéder. Pour l'éviter, c'est le régime politique royal qui va être rejeté. Un « montage » politique nouveau articule les aristocrates et le peuple : la République romaine est née.

3/ En Angleterre, Elias le souligne clairement, la classe aristocratique anglaise est traumatisée par deux excès politiques : d'un côté, les violences de la monarchie à tendance absolutiste des Stuart, de l'autre, la dictature de Cromwell et des Puritains aboutissant à l'exécution du roi. Il faudra, cependant, « *attendre plusieurs générations avant que les groupes antagonistes se fassent de nouveau confiance pour vivre en paix* » On y parviendra quand les tensions seront, en quelque sorte, comprises comme faisant, nécessairement, « *partie du régime parlementaire dont les luttes non violentes obéissent à des règles soigneusement établies* » (54)

Ces exemples indiquent comment, pour éviter la répétition d'événements destructeurs vécus auparavant, les acteurs humains peuvent inventer une institution nouvelle. Là où il y a menace de destruction, ou déjà destruction, il y a construction d'antagonismes symboliques et réels, afin d'obtenir une régulation. Cette construction n'est donc pas seulement un arrangement effectif. Comme création symbolique elle est une articulation intelligente et peut rester un modèle, même si les circonstances, un temps, la repoussent et la font oublier. Ne versons donc ni dans la désespérance ni dans l'illusion idéaliste ou le volontarisme idéologique. En effet, la liberté humaine garde toujours la possibilité de choisir la destruction antagoniste plutôt que la construction d'une régulation antagoniste, ou son simple exercice si elle est déjà construite.

D'autre part, les meilleures intentions peuvent être mises en échec sur la base de transductions inaperçues, inattendues. D'où la nécessité de disposer d'une information mieux armée pour les découvrir, une information comme celle dont nous présentons ici les prémisses.

Nous allons voir, à l'échelle du monde, comment de telles études peuvent se mettre en œuvre et se développer.

4^e Partie

La régulation antagoniste mondiale, d'hier à demain

13/ Chine, Europe : grands antagonismes croisés (Todd et Diamond)

Pour avancer dans cette étude de la construction « antagoniste » du monde, nous aurons besoin d'associer des données supplémentaires à celles précédemment établies. Nous pourrions d'abord nous référer aux travaux d'anthropologie familiale d'E. Todd. Comme il l'a lui-même noté, en regardant sa carte de la répartition mondiale des types familiaux, on ne peut que constater une différence importante entre la Chine et l'Europe.

La première connaît sur la plus grande part de son territoire la famille communautaire exogame. Ce type de famille met en valeur la communauté, en même temps que l'autorité qui permet de l'organiser et de la sauvegarder. (55) Elle coïncide donc bien avec le régime politique impérial de la Chine. En effet, ce régime s'est efforcé de produire, de maintenir, de rétablir l'unité de l'empire, en s'appuyant, pour y parvenir, sur une grande autorité.

Ainsi, dans l'organisation étatique comme dans l'organisation familiale, c'est l'autorité qui prime largement la liberté. Selon des études historiques approfondies, les deux organisations, étatique et familiale, se sont construites ensemble. Cette prégnance, réelle, de l'unité, même si les développements politiques chinois furent souvent tourmentés, a pu bénéficier, en Chine, de données géographiques mais aussi d'une plus importante durée.

C'est ici que doivent encore intervenir d'autres données supplémentaires. Elles sont présentées par le physiologiste américain Jared Diamond (56) et par l'historien français Jean Baechler. (57) Tous deux ont souligné l'importance d'un phénomène climatique, le réchauffement holocène, qui oppose l'Asie et l'Europe. L'avance considérable de ce réchauffement en Asie va permettre un développement autrement avancé de l'organisation des sociétés en royaumes et empires.

L'Europe subit davantage la glaciation. Dès lors, elle ne pourra pas disposer de la même durée pour s'unifier et se construire royale-impériale. Son morcellement géographique ne la favorisera pas non plus. Pour toutes ces raisons, l'Europe restera davantage dans la forme communautaire-tribale. Cette forme sociétale s'accompagne, en tout cas originellement, d'une réelle prégnance de la liberté. Celle-ci se manifestera entre les tribus qui garderont certaines distances, quitte à s'associer si nécessaire. Cette liberté se manifestera, de façon éclatante, à l'égard de la seule société impériale conséquente de l'époque : l'Empire romain. Celui-ci n'occupera jamais plus de la moitié de l'Europe. Ailleurs, et plus tard, les formes royales-impériales verront leur formation retardée. Du coup, elles co-existeront sans être en mesure de l'emporter.

La diversité de l'Europe apparaît ainsi comme une donnée constitutive qui l'oppose à la Chine, autrement unifiée et de longue date. Si, dans les royaumes et empires asiatiques, la plus longue durée historique permet cette plus grande unification du politique et du familial, à l'opposé, dans le temps plus court du développement européen, cette unification n'aura pas lieu.

Des organisations libertaires et égalitaires se maintiendront plus facilement en relation aux bases culturelles persistantes des sociétés communautaires tribales antérieures. Cela contribuera à rendre plus difficile voire impossible la constitution d'un empire européen comparable à la Chine. La carte des types familiaux de Todd confirme que la famille communautaire exogame est peu répandue en Europe où, par contre, on trouve les types nucléaires, à dominante de liberté et d'autres types qui les « redressent ». (58)

Par la suite, en Europe, à l'exception, limitée, de la monarchie absolue française, les régimes autoritaires sont tenus à la marge ; et singulièrement en Angleterre, avec l'invention du Parlement.

C'est toujours en relation à ce croisement de deux grands antagonismes (unité / diversité ; autorité / liberté) que l'histoire comparée de la Chine et de l'Europe paraît hautement significative. D'importantes différences continueront à se produire, comme le souligne Diamond. Pour le montrer, il utilise le cas « Christophe Colomb ». Il note que celui-ci a eu le plus grand mal à obtenir le financement de son expédition à la recherche de la route occidentale des Indes. Mais enfin, il y est parvenu. Si plusieurs princes et rois lui ont dit « non », l'une de ces majestés lui a finalement dit « oui ». Or, en Chine, Colomb n'aurait jamais rencontré une telle diversité de personnages royaux susceptibles de le financer. Il n'aurait eu personne à convaincre de nouveau quand on lui aurait dit « non ». Le morcellement européen a donc bien constitué un facteur supplémentaire de liberté favorisant des initiatives « exceptionnelles ».

A l'opposé, comme Diamond le rappelle, c'est à deux reprises, au moins, que les « jeux de pouvoir », limités au seul sommet de l'empire chinois, vont entraîner, plutôt un déclin de celui-ci. Alors qu'au début du quinzième siècle, la Chine s'avance dans la voie d'une expansion maritime mondiale, avec des expéditions répétées, elle y a soudain renoncé et, bien plus grave, elle a cessé de construire les bateaux nécessaires. Cette construction avait été jusqu'ici soutenue par les camps des eunuques. Or, ceux-

ci venaient de perdre et les vainqueurs trouvaient inutiles ces déplacements maritimes. A un autre moment, grâce à la construction d'horloges, la maîtrise du temps, avait fait un bon en avant. Mais là encore, le parti qui favorisait les horloges ayant perdu, celles-ci furent abandonnées.

Diamond souligne très clairement la différence avec l'Europe. En effet, grâce au morcellement européen, une invention scientifique ou technique, refusée dans un pays, pouvait être accueillie ailleurs et finalement triompher dans l'ensemble de l'Europe. C'est ainsi que, bien mieux que la Chine, l'Europe a été à l'abri de décisions erronées prises au sommet, et sur lesquelles on ne revenait pas.

14/ Europe : la mutation tragique. Transductions et crases

Pour comprendre l'aboutissement tragique de l'histoire européenne, il est évident qu'il faut quitter la pensée identitaire inductive déductive pour la pensée antagoniste et transductive. En effet comment induire ou déduire cette histoire finale en tout cas d'une part brillante qui la précède. Quelle logique classique pourrait faire aboutir l'humanisme, la Renaissance, la pensée expérimentale, le parlementarisme anglais, les Lumières, la révolution française, la philosophie critique allemande, à la première puis à la deuxième guerre mondiale. Sans doute, si l'on délaisse cette part brillante, on en trouve une autre qui l'est beaucoup moins, faite de guerres continues extra et intraeuropéennes. Il y aurait alors une continuité « logique » défendable. Il faudrait encore, pour cela, soutenir un certain déterminisme qui, depuis les siècles antérieurs, conduirait nécessairement au XXe siècle. Nous récusons, de toute façon, un tel déterminisme. Le XXe siècle n'était pas inscrit dans l'histoire antérieure. Il dépendait aussi de libertés humaines dont il faut voir pourquoi et comment elles ont été pour la plupart ainsi orientées et désorientées.

Que s'est-il donc passé ? La difficulté c'est de comprendre que la transduction est toujours une matrice de possibles opposés. Ils pourront se réaliser plus ou moins l'un après l'autre plus ou moins ensemble. C'est ainsi que la diversité antagoniste, caractéristique de la situation européenne, est, en même temps, à l'origine du développement exceptionnel de l'Europe et de sa crise tragique.

La diversité a d'abord permis aux pays européens de s'émanciper progressivement de la tutelle pontificale. Une réelle dissociation du religieux et du politique s'est opérée. Elle s'est ensuite prolongée dans une dissociation de l'économique d'avec le politique. Un renversement du « poids » des secteurs d'activités s'est opéré, plaçant l'économique devant le politique et, bientôt, en mesure de le contrôler.

Tout ceci n'aurait jamais pu se produire sans la renaissance du secteur informationnel. C'est lui qui a fourni ses armes à la critique politique du religieux puis à la critique économique du politique. C'est surtout lui qui, à travers le déploiement des sciences et des techniques, va fournir à l'activité économique les bases de sa productivité renouvelée et de son triomphe matériel et moral comme démonstration d'une possibilité de « paradis sur terre ».

En fait, bien qu'extrêmement brouillé, dans le malstrom des événements de tous ordres et de toutes provenances, un schisme transpolitique, gravissime, se mettait en place en Europe. Le schisme du catholicisme et des protestantismes ne pouvait pas vraiment l'annoncer dans la mesure où ses bénéfiques - religieux, politiques, informationnels et économiques - l'emportaient largement sur des risques alors indiscernables.

Ce qui se mettait en place, ce n'était pas de simples rivalités d'intérêt et de prestige géopolitiques entre pays européens mais, bien davantage, une rivalité entre deux grandes formes de société, chacune prétendant être la plus complète, la plus équilibrée, la plus apte à remplir son rôle d'organisation de toute société.

D'un côté, les traditionnels royaumes et empires pensaient être les seuls à pouvoir faire le lien entre le Ciel et la terre, pour le plus grand bénéfice des hommes. Toutefois la dissociation du religieux et du politique, par laquelle ils avaient voulu s'autonomiser et se renforcer, était aussi ce qui les avait affaiblis. Les « sujets » n'étaient tels qu'en relation à ce qui les dominait en même temps que les gouvernants eux-mêmes, et qui était l'objet d'un consensus, à savoir une foi religieuse commune.

La relative dégradation de cette foi, s'accrut quand, aux blocages « anti-économiques et anti-informationnels », s'ajoutèrent d'évidentes corruptions dans ces deux domaines. Ou, simplement, des incapacités patentes. Ainsi, les monarchies du Sud ibérique, premières « bénéficiaires » du pillage de l'Amérique, furent incapables de produire le développement européen général que beaucoup en attendaient.

En face, donc, de ces royaumes et empires qui avaient commencé à saper eux-mêmes leurs propres fondements, en croyant les renforcer, se constituaient des nations marchandes à perspective démocratique. Elles n'étaient pas telles en raison d'une visée morale mais parce que, dans la réalité de leur développement, elles trouvaient là de singuliers atouts. Elles testaient cette orientation depuis déjà quelques siècles : des grandes villes portuaires de la Baltique et de la Mer du Nord aux cités marchandes italiennes ; et des Pays Bas à l'Angleterre. Dès le XVIII^e siècle, des philosophes, anglais et français, en témoignent.

Rien n'était clair dans la mise en place au cœur de l'Europe de ces deux grandes formes de société. La forme des royaumes et des empires avait pour elle la vérité de son ancienneté et la vérité de son rôle « pontifical » entre Ciel et terre. Face à cela, les nations marchandes en formation étaient incertaines. Elles étaient, tout autant, en rivalité sauvage entre elles : comme l'Angleterre et les Pays-Bas, ou l'Angleterre et l'Irlande. En politique « intérieure », leurs orientations économiques et politiques étaient, en partie, contradictoires.

Pourtant, dans toute cette confusion, des choix vont s'opérer. Ceux des États-Unis se font dans la prolongation de l'orientation britannique.

La France, en 1789, bien après l'Angleterre, va prendre à sa façon, plus politique, le chemin démocratique ; non sans d'extrêmes difficultés et de continus revirements. En 86 ans, de 1789 à 1875, elle connaît quatre révolutions, trois restaurations royales, deux empires napoléoniens et trois républiques. La dernière révolution, la Commune, est un véritable bain de sang. Dur chemin pour ce pays, hier, « fille aînée de l'Église », pays aussi de Louis XIV et de Versailles.

De son côté, l'Europe du Centre a hésité. Son orientation aurait pu être « démocratique » quand avec le printemps des Peuples, le parlement de Francfort lui ouvrait la voie constitutionnelle. C'est donc avec raison que l'on a conservé la phrase, devenue célèbre, de Frédéric Guillaume IV, préférant être « Roi absolu en Prusse plutôt qu'empereur constitutionnel en Allemagne » et refusant « *de ramasser sa couronne dans le ruisseau* ». (59)

*Malheureusement, quand, après la première guerre mondiale, l'échec peut paraître évident pour les « tenants » des empires, ils ne vont pas s'avouer vaincus.

L'opposition entre « empires » à base chrétienne et « empires « communistes » va brouiller l'opposition entre empires et nations marchandes « démocratiques ». Cette confusion sera propice à l'incertitude des stratégies d'alliance et des forces espérées. Cela encouragera les raidissements, les exacerbations, le trouble des calculs supposés rationnels. Loin de renoncer, les tenants de la forme impériale, sous leurs divers aspects, vont au contraire tenter d'engendrer leur puissance maximale envers et contre tout.

C'est cela qui va entraîner la naissance des fascismes - italien, espagnol, japonais - du nazisme allemand et, dans une perspective différente, la terreur stalinienne sur les bases géohistoriques du tsarisme.

C'est ici que nous avons le plus grand besoin de notions nouvelles : prenant acte de ces constructions historiques exceptionnelles. Nous voyons qu'un certain état des antagonismes – « unité / diversité - autorité / liberté » - qui favorisa le développement de l'Europe, allait aussi finir par la conduire au désastre.

En fait, ceux qui en restent à la référence identitaire des pays et de leurs gouvernants, avouent eux-mêmes ne plus comprendre. Ils invoquent le diable : religieux ou naturel. Il vaudrait mieux qu'ils puissent se rendre compte que, même *a posteriori*, à distance des événements, ils n'ont jamais été en mesure de suivre l'ensemble des transductions qui ont conduit l'Europe là où elle est arrivée.

Nous n'avons fait, ici, que jalonner, par des flashes transductifs, ce complexe parcours historique, dont l'étude a tout de même été faite, en partie, par des Polanyi et des Hobsbawm . (60)

Comme le développement ne se poursuivait pas de la même façon dans tous les Etats, de profonds décalages s'installèrent. Des tentatives plus ou moins forcées, voire violentes, de rattrapage s'en suivirent. Quand les gouvernants des principaux pays n'ont plus su voir qui possédait vraiment les atouts supérieurs, ils n'ont su arbitrer cela que par la montée aux « extrêmes ».

Nommons le type spécial de transduction qui conduit à de tels extrêmes : la « crase ». (61) Qu'importe, ici, la question du plaisir, ou de la disgrâce, d'un néologisme, il fallait un nom explicitant la tentative qui se manifestait dans le phénomène : celle de vouloir contraindre à « faire force » ensemble des dimensions d'existence plutôt largement incompatibles.

L'intérêt de la nomination, c'est de faciliter la prise en compte du phénomène, son repérage, son suivi ; et la prise de dispositions nécessaires pour l'écarter, à savoir la construction d'articulations.

15 / Sociétologie, géopolitique et transpolitique

Sans doute l'histoire a finalement tranché en faveur des nations marchandes démocratiques contre les empires autoritaires, mais cette clarification n'a été obtenue qu'au travers des violences les plus extrêmes. Plusieurs sommets de l'horreur et de l'indignité humaine ont été atteints : le génocide arménien, la guerre des tranchées et des gaz, l'extermination industrielle des juifs par les nazis, les deux bombes atomiques sur le Japon, la terreur stalinienne.

Comme il n'y a plus, depuis longtemps, de « leçons de l'histoire », ni de « der des ders », ces sommets de l'horreur se sont prolongés avec les génocides africains, khmer, bosniaque ; et le terrorisme international.

Tout cela a fini par imposer dans la conscience publique ce qu'on a nommé « devoir de mémoire » ou « travail de mémoire ». (62) On ne dit pas assez clairement que ce devoir, ce travail de mémoire, s'ils sont pleinement pris en compte, ont pour exigence, inaliénable, un devoir de comprendre. Mais ni l'intelligence, ni la compréhension ne se décrètent. Elles ont besoin de se construire et ne le font qu'à partir d'une organisation réfléchie, problématisée, de l'expérience. C'est à une telle construction mentale que nous avons souhaité pouvoir nous référer ; et nous avons essayé d'en présenter les prémisses au long de ce texte.

Cette construction, en perspective antagoniste, régulatrice ou destructrice, nous a permis de traiter, autrement qu'en termes seulement identitaires, la mutation tragique de l'Europe.

Dans la réalité historique complexe, il ne s'agit plus simplement de pays qui s'affrontent mais de pays aux formes de société incompatibles. On a finalement traduit cela en parlant de régimes politiques différents comme si ces pays avaient la liberté de choisir tel ou tel régime.

Ils sont d'ailleurs présentés comme des gouvernants et des pays d'identité rationnelle voire raisonnable. Ils ne se font la guerre que sur la base de bonnes raisons géopolitiques qui peuvent être discutées, négociées.

Mais cela ne correspond pas à ce qui s'est passé au vingtième siècle, et pas davantage à ce qui se passe aujourd'hui. L'ensemble des analyses précédentes conduit à comprendre l'impérieuse nécessité d'une nouvelle discipline, la sociétologie. (63) Elle étudie les sociétés dans toute leur complexité, c'est à dire en tant qu'elles relèvent, en même temps, du particulier, du général et du singulier. La mondialisation a ici porté certains fruits.

Pour la sociétologie, nous ne connaissons pas les sociétés, nous devons les étudier. Cette science nouvelle s'oppose donc, totalement, aux idées qui nous faisaient croire que toutes les sociétés étaient des nations. En fait, la sociologie s'était détournée de la complexité, en dépit de tentatives célèbres, de Parsons à Gurvitch, pour lui donner ses dimensions historiques, structurelles, systémiques.

Il aurait fallu que les sociologues nouent des relations plus profondes avec les situations historiques, paradoxales, énigmatiques, tragiques. Il y avait là un fossé profond entre l'histoire, avec son imaginaire de singularité énigmatique, et les sciences humaines, avec leur imaginaire de généralisation, souvent plus scientifique que scientifique. La psychologie étudiait l'individuel en général ; la sociologie pensait étudier le social en général.

Cette perspective a empêché de comprendre que les incompatibilités entre les pays, y compris européens, n'étaient pas seulement d'ordre géopolitique, au sens de situations et d'intérêts opposés. Elles étaient, bien plus profondément, transpolitiques, au sens où c'était même leurs formes, sociétales et culturelles, qui étaient incompatibles.

On avait, nous l'avons montré, d'un côté, des royaumes et des empires s'appuyant sur une culture de foi, d'autorité, de croyance ; de l'autre, des nations marchandes en perspective démocratique, s'appuyant sur les calculs d'intérêts mais, aussi, sur l'information démontrée : rationalités expérimentales et réussites techniques et commerciales.

Deux guerres, aux violences extrêmes, ont surgi d'une incompréhension de ces incompatibilités sociétales.

Certes, la culture de la nouvelle forme sociétale, informationnelle mondiale, dissout le mirage des nations semblables. Elle peut faire plus grâce à la sociétologie dont l'un des apports fondamentaux est de mettre en évidence le transpolitique, au lieu de laisser la pensée identitaire ne tourner qu'autour du seul géopolitique. (64)

L'absence d'une sociétologie a constitué hier un déficit grave. De ce fait, en réaction et en réparation, de nombreuses disciplines se sont inventées, quoique, jusqu'ici, de façon séparée ou même concurrentielle. Prenons-en conscience à travers une énumération qui ne peut être ici qu'incomplète et injuste. Avec ses imperfections, elle nous paraît, cependant, indispensable, car elle indique la multiplicité de fondements, d'objectifs et de moyens, déjà présents, et à l'œuvre, dans la construction de la sociétologie.

Citons l'histoire du long terme (Febvre, Braudel), l'histoire systémique antagoniste (Bonnaud), la géographie culturelle (Claval), la sociologie culturelle, sous des aspects bien différents (Girard, Attali, Harris, Baudrillard), la psychologie et la sociologie historiques (Meyerson, Vernant, Wallerstein, Diamond), la politologie (Baechler, Hermet, Laïdi), la géopolitique (Lacoste, Thual, Chauprade).

Citons encore l'ethnopsychiatrie (Devereux, Laplantine, Nathan), la théorie de la complexité et le constructivisme (Morin, Le Moigne), l'analyse institutionnelle (Lourau, Hess), l'anthropologie familiale (Todd), la médiologie (Debray), la théorie régulationniste de l'économie (Aglietta, Boyer).

Sans parler des contributions capitales, jusqu'ici mal assimilées, de la philosophie (Deleuze et Guattari, Lyotard, Habermas, Luhmann, Derrida).

Cette énumération doit nous permettre de prendre acte de la constitution d'un autre savoir, plus rigoureux et plus fécond, d'ailleurs profondément requis, du fait des développements hypercomplexes des sociétés au cœur du contexte informationnel mondial. Les sociétés ont déjà, et elles auront, le plus grand besoin de ce savoir.

Faisons encore, grâce à lui, quelques pas supplémentaires dans l'actualité la plus brûlante d'aujourd'hui.

16/ L'empire » américain et le rêve européen : articulations ou crases

Grégory Bateson a schématisé le devenir des relations humaines à partir d'un antagonisme entre deux orientations.

1/ Soit les relations se structurent autour d'une rivalité : chacun veut l'emporter sur l'autre, de façon partielle, voire généralisée. On risque fort la montée aux extrêmes : à la limite, c'est la lutte à mort.

2/ Soit les relations humaines se structurent autour d'une complémentarité : chacun est utile à l'autre ; les conflits sont, sinon suspendus, du moins orientables. La relation de complémentarité peut se stabiliser sur une période assez longue et, même, se développer sur plusieurs aspects de la relation. Elle peut aussi se déstabiliser, si l'un des partenaires se sent par trop lésé.

Cet antagonisme permet de mieux comprendre les genèses différentes des crases et des articulations.

Après la défaite subie, lors de la première guerre mondiale, par les empires affrontés aux nouvelles nations marchandes, les crases nazie et fascistes ont constitué

cette montée aux extrêmes. Pour tarir la source de telles violences, les Européens ont unifié leurs références sociétales; les anciens pays autoritaires sont devenus des démocraties. Plus encore, l'Europe a choisi un mode concerté de développement de ses nations, mode reposant sur une condamnation implicite du recours à la guerre. L'Europe avait été si loin dans l'horreur qu'elle ne pouvait qu'en tirer de nouvelles règles dans les relations internationales, singulièrement intraeuropéennes.

Dès lors, elle était embarquée dans la nécessité d'articuler désormais les pays qui la composaient. Cette articulation représentait non seulement une réponse au passé mais une réponse au présent. A ce titre, elle était soutenue par les États-Unis, en raison de la nécessité stratégique d'une Europe unie pour contenir l'URSS.

Les États-Unis, de leur côté, n'avaient pas à chercher une telle articulation, car elle était censée résulter de leur mode original de démocratie. Par contre, ils devaient répondre à des défis de tous ordres - soviétique, chinois - puis, sur un autre plan, japonais. C'est ainsi qu'ils furent conduits à devenir une puissance « supérieure », y compris sur le plan militaire.

Le « parapluie américain » se montrait efficace pour l'Europe et cela, pendant une si longue durée qu'elle allait entraîner diverses transductions. On avait, en tout cas, deux transductions entièrement différentes à l'œuvre. Les États-Unis renforçaient sans cesse leur puissance et se préparaient à la guerre, qu'ils firent d'ailleurs, ici et là, souvent à la suite de l'Europe. De son côté, l'Europe s'enfonçait, si l'on peut dire, dans un nouvel habitus, une nouvelle culture de « paix ». D'une part, elle tirait bien les conséquences de son passé tragique, d'autre part, elle constatait, dans la réalité même, l'effectivité durable de la paix, prenant la mesure de ses avantages. Cette nouvelle culture de paix allait entraîner des perspectives nouvelles tant dans le domaine de la violence économique que celui de la violence écologique.

L'analyse de cette transduction, typiquement européenne, permet de comprendre que le penseur américain, Jeremy Rifkin, puisse, dans son récent ouvrage, présenter l'épuisement du rêve américain et l'émergence du « rêve européen ». Il précise ainsi le contraste : « Le rêve européen fait passer les relations communautaires avant l'autonomie individuelle, la diversité culturelle avant l'assimilation, la qualité de vie avant l'accumulation de richesses, le développement durable avant la croissance matérielle illimitée, l'épanouissement personnel avant le labeur acharné, les droits universels de l'homme et les droits de la nature avant les droits de propriété, et la coopération mondiale avant l'exercice unilatéral du pouvoir. » (65)

Même si cet énoncé est plein de sens, il est largement menacé par les distorsions identitaires qui conduiraient à croire que les Européens sont meilleurs puisqu'ils sont à l'origine d'un tel rêve. C'est pourquoi l'analyse transductive historique, ci-avant brièvement effectuée, était indispensable pour éviter de telles déviations d'interprétation. Il est tout aussi indispensable de poursuivre cette analyse, car la suite des événements montre qu'il y a loin du « rêve » à la réalité. Vérifions-le :

1/ L'Europe a été incapable de contrôler le surgissement d'une guerre et d'un début de génocide dans les Balkans. Même dans ce cas, intraeuropéen, elle fit appel à l'armée américaine.

2/ L'Europe est incapable de produire réellement l'unité de ses nations. Cela s'est largement aperçu lors des engagements militaires en Irak. L'Europe de l'Est, hier sous la domination militaire soviétique, est loin d'avoir les références pacifistes dominantes en Europe de l'Ouest.

3/ L'Europe est incapable de rallier ses populations les plus privilégiées ainsi que les votes négatifs de la France et des Pays Bas l'ont montré, en 2005..

Pourtant, Rifkin s'interroge : « Et si l'Europe n'était pas seulement notre chance mais celle du monde entier ? »

Ne rejetons pas l'espoir mais précisons que les possibilités de concrétiser ce « rêve européen » ne sont qu'à peine conçues, et bien peu mises en œuvre. Un certain nombre d'engagements existent. Nous en avons rendu compte dans un ouvrage consacré à certains d'entre eux. (66) Enfin, l'ensemble des travaux présentés ici peut y contribuer.

L'interrogation de Rifkin mérite donc d'être explorée.

La chance que présente l'Europe, pour elle-même et pour le monde, résulte d'abord de l'ancienneté et de la profondeur de son expérience historique, proprement irremplaçable. Encore faut-il que cette expérience soit découverte et comprise par les Européens eux-mêmes, ce qui n'est toujours pas le cas. Ou, alors, qu'elle soit comprise aux Etats-Unis, en Amérique latine, en Afrique. Non pour fonder une gloire identitaire, hors de propos, mais pour la précieuse somme d'analyses qui peut, seule, conduire à une construction plus rigoureuse et féconde des antagonismes humains.

On pourrait avoir, sur ces bases, un « modèle européen », généralisable, dans la mesure où l'Europe poursuivrait, effectivement, et avec plus de réussite, cette tentative unique d'articuler ses nations. Pourquoi cette tentative, d'esprit utopique, garde-t-elle encore, actuellement, un sens réaliste ? Parce que l'Europe n'a toujours pas vraiment d'autre voie, aujourd'hui.

La différence avec les États-Unis, c'est que l'Europe est faible et divisée. Ou encore : ce qui, dans la perspective identitaire, est vue comme une faiblesse est une force dans la perspective antagoniste. Dans ces conditions, en effet, l'Europe ne peut effrayer personne puisqu'elle n'est même pas en mesure de produire son unité à travers une crase « nationale-mondiale » ; Les États-Unis, oui, nous allons y venir. L'Europe en est empêchée par sa division en sociétés persistant dans leur identité historique. Elle ne pourrait exister comme nouvelle puissance qu'en faisant l'unité articulée de ses sociétés. Comment pourrait-elle s'avancer dans cette articulation, et en quoi cela pourrait-il être, comme l'écrit Rifkin, une chance pour le monde ? La réponse est claire : c'est seulement en raison du fantastique « travail » d'interculturalité que les Européens devraient nécessairement faire pour y parvenir.

Pas d'articulation de leurs sociétés singulières sans « travail » sur les articulations fondamentales nécessaires à cela. Par exemple, sur une nouvelle articulation des relations entre religieux, politique, économique et informationnel ; sur de nouveaux ajustements des grands antagonismes : unité / diversité, autorité / liberté, égalité / inégalité, centralisation / décentralisation, ouverture / fermeture.

Si les Européens avançaient dans cette direction, ils devraient pouvoir contribuer à l'articulation la plus difficile : celle des quatre grandes formes de société (tribales, impériales, nationales, informationnelles-mondiales) qui divisent, encore profondément, la planète entière.

Nous sommes bien encore au cœur du rêve. Pour en sortir, vraiment, il faut de nouveau traiter des transductions qui constituent, jour après jour, décennie après décennie, la réalité historique, humaine et inhumaine. Or, la réalité, dans les situations critiques, prend facilement la forme de la « crase ».

Dans l'impossibilité d'inventer l'articulation « national-mondial », on « tire », par exemple, symboliquement, médiatiquement, institutionnellement, le national pour qu'il domine le mondial, ou bien le mondial pour qu'il domine le national. Chaque grande nation européenne est affrontée à ce dilemme, comme l'Europe entière.

Les Etats-Unis le sont bien plus encore. En effet, soutenus par leur puissance, ils se sont sérieusement engagés dans cette crase « nationale-mondiale ». Nombre d'Européens ressentent bien celle-ci comme une menace à travers certaines expressions de la politique internationale actuelle des États-Unis. Cette crase « nationale-mondiale » est cependant générale, caractéristique de notre période actuelle, dans la mesure où elle tente la suture entre le passé immédiat, national, et l'avenir informationnel-mondial

Dans sa forme « étatsunienne » elle pourrait cependant s'aggraver. Il suffirait, pour cela que les États Unis, qui n'ont jamais été un empire, et ne le sont pas, parviennent à renforcer abusivement la part de leur culture porteuse de valeurs impériales.

Plusieurs auteurs tentent de préciser les constituants d'une telle crase « nationale-mondiale-impériale ». Jacques Sapir (67) désigne les contraires qu'elle pourrait réunir. Il forge même, pour la nommer, un étonnant et complexe oxymore : « *l'isolationnisme interventionniste providentialiste* ».

L'isolationnisme et l'interventionnisme représentent bien, depuis longtemps, deux orientations opposées de la culture politique américaine. Normalement, elles sont incompatibles. Pourtant, les références culturelles à la Providence et à la « destinée manifeste » des États-Unis sont parfaitement médiatrices. Ces références sont isolationnistes quand elles distinguent les États-Unis comme nation unique ; elles sont interventionnistes quand, au nom de leur singularité exceptionnelle, les États-Unis doivent agir en « recteur » du monde.

Remarquons qu'une telle crase, sans s'opposer à l'association du politique et de l'économique, remet en place l'association du politique et du religieux. Enfin caractéristique classique des empires, le contrôle de l'information redevient à l'ordre du jour et pas seulement sur les terrains militaires. Les grands journaux américains ont reconnu que, par prudence, ils avaient eux-mêmes contrôlé les informations en fonction d'orientations, jugées légitimes, par une part des pouvoirs et du public.

Bien entendu, toutes ces analyses sont à poursuivre, sans préjugé positif ou négatif, concernant les États-Unis ou l'Europe. Elles sont aussi à mener concernant le monde.

Conclusion

Rêve humain et tâche humaine

Nous sommes partis de la complexité de la notion d'antagonisme. Nous avons vu qu'elle était écartelée entre la nature et l'histoire.

Dans la nature, l'antagonisme apparaît souvent régulateur. Cependant, savons-nous ce qu'il a fallu de temps, de crises et d'échecs, avant que la nature soit en mesure de produire les organisations vivantes et leurs régulations ? Dans l'histoire, l'antagonisme signifie le plus souvent une opposition de personnes, de groupes, de sociétés, opposition qui peut se radicaliser au point que chaque camp n'ait plus qu'une seule passion : détruire l'autre.

Mais, heureusement, l'histoire n'est pas qu'inhumaine. Elle est certes faite d'orientations destructrices persistantes mais, aussi, de ces miracles d'articulation des contraires que sont les institutions. Si l'histoire est ainsi mi-destructrice, mi-régulatrice c'est qu'au milieu, elle est constructrice. Mais ces constructions, culturelles, ne deviennent jamais définitivement des régulations comme celles de la nature. Dès qu'ils les ont créées, les humains doivent les entretenir, les réparer, les modifier, les développer.

Le paradoxe, c'est qu'ils n'y parviennent que sur la base d'échecs cumulés. Seul un long et lent apprentissage conduit parfois au retournement heureux des échecs en réussites. Les opposés s'associent en une articulation majorante.

Cet apprentissage poursuivi, prolongé, cumulé, synthétisé, engendre un corps de savoir qui se prend lui-même en charge, c'est l'épistémologie. A l'aube des sociétés informationnelles mondiales, l'épistémologie doit devenir plus exigeante. L'étendue, la profondeur, la richesse des multiples travaux disciplinaires, le permettent aujourd'hui.

Le travail amorcé dans ce texte est à corriger et à poursuivre. L'analyse transductive doit porter sur la planète entière. Alors, seulement, il sera peut-être possible de mieux comprendre l'allusion du plus interdisciplinaire des penseurs américains, le physiologiste Jared Diamond. Parvenu à la fin de son magnifique ouvrage « *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire* », il intitule son épilogue « *De l'avenir de l'histoire humaine considérée comme une science* ». (68)

Puisse notre travail être ici, modestement, une contribution à ce qui peut aujourd'hui passer du statut de « rêve humain » à celui de « tâche humaine ».

Bibliographie

- Le Moigne J-L., *Le constructivisme*, T. I & II, L'Harmattan, 2002.
 - Harlez C. de, *Yi King, Livre des Mutations*, Planètes, 1970.
 - Robinet I., *Histoire du taoïsme*, Le Cerf, 1991.
 - Larre C., *Tao te King*, Desclée de Brouwer-Bellarmin, 1977.
 - Jullien F., *Figures de l'immanence – lecture du Yi king*, Grasset, 1993.
 - Mattéi J-F, (dir.), *Les Oeuvres philosophiques*, T. 1, PUF., 1992, Cf. Bovelles, 447-449 ; Jean de la Croix, 629-630 ; Nicolas de Cues, 731-733 ; Raymond Lulle, 796-798.
 - Bachelard G ; *Le nouvel esprit scientifique*, PUF., 1934 ; *La philosophie du non*, PUF., 1940.
 - Devereux G., *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Flammarion, 1972.
 - Weil E., *Logique de la philosophie*, Vrin, 1950.
 - Goldmann L., *Le Dieu caché*, Gallimard, 1956. *Recherches dialectiques*, Gallimard, 1959.
 - Wunenburber J-J., *La raison contradictoire. Science et philosophie modernes : la pensée du complexe*. A. Michel, 1990.
 - Bernard-Weil E., *Précis de systématique ago-antagoniste*, Ed. Interdisciplinaires, Limonest, 1980.
 - Morin E., *La Méthode*, 4 vol., Seuil, 1977-1991. – *La complexité humaine*, Flammarion, 1994.
- Université des Nations Unies, *Science et pratique de la complexité*, La Documentation française ; (colloque international et interdisciplinaire, Montpellier, mai 1984).
- Quelques oxymores célèbres méritent d'être rappelés : Nicolas de Cues : « la docte ignorance » ;

- Jean de la Croix : « la musique silencieuse » ; Corneille : « cette obscure clarté » ; Kant : « l'insociable sociabilité des hommes » ; Hugo : « cet affreux soleil noir » ; Schumpeter : « la destruction créatrice » ; René Char : « A une sérénité crispée ».
- Gurvitch G., *Dialectique et sociologie*, PUF, 1965.
 - Piaget J., *Epistémologie génétique*, PUF., 1987.
 - Laïdi Z., *Le sacre du présent*, Flammarion, 2000.
 - Baudrillard J., *Le Pacte de lucidité ou l'intelligence du mal*, Galilée, pp. 159-162.
 - Nicolescu B., *La transdisciplinarité*, Editions du Rocher, 1994.
 - Derrida J., *La Dissémination*, (La Pharmacie de Platon), Seuil, 1972.
 - Vernant J-P., *Mythe et société en Grèce ancienne*, Maspero, 1974, p. 96.
 - Elias N., Introduction, in Elias N., Dunning E., *Sport et Civilisation, la violence maîtrisée*, Fayard, 1994.
 - Demorgon J., *Critique de l'interculturel*, chapitre IX. Etats-Unis et monde, Economica, 2005.
 - Lupasco S., *Les trois matières*, Ed. 10/18, 1967.
 - L'économiste Schumpeter a risqué l'oxymore « destruction créatrice ».
 - La vie, pour Bichat, est « l'ensemble des forces qui résistent à la mort ».
 - Nietzsche F., *Naissance de la tragédie*, Gallimard, 1964.
 - Gunzig E., Histoire de l'histoire de l'origine, in Prigogine I., *L'homme devant l'incertain*, O. Jacob, 2001.
 - Hawking S., *Trous noirs et bébés univers*, Odile Jacob, 1994.
 - Bula de Villaret H., *Introduction à la sémantique générale de Korzybski*, Courrier du Livre, 1973.
 - Demorgon J., *Complexité des cultures et de l'interculturel, Contre les pensées uniques*, Economica, 3^e éd. 2004. Cf. liste d'antagonismes avec auteur d'origine : pp. 119-123.
 - Bourguignon A., *L'homme imprévu*, PUF, 1982.
 - Hofstede G., *Vivre dans un monde multiculturel. Comprendre nos programmations mentales*, Éditions d'Organisation, 1994.
 - Demorgon J., *Complexité des cultures*, op. cit. 3^e éd., 2004, pp. 16-20.
 - Hall E-T., *La danse de la vie*, Seuil, 1984.
 - Seul O., Zielinski B. & Dupuy U. (éds) *De la communication interculturelle dans les relations franco-allemande : Institutions – Enseignement et formation professionnelle -Entreprise*, 1^{ère} partie, J. Demorgon, Vers une théorie de la communication interculturelle.
 - Breton S., « Différence, relation, altérité », *Altérités – Jacques Derrida et Pierre-Jean Labarrière*, Editions Osiris, 1986, p. 46 : « Ce que Couturat appelait d'un mot barbare, l'intérité. » R. Hess, *Pédagogues sans frontière. Ecrire l'intérité*, Economica, 1998.
 - Kimura Bin, *L'Entre, une approche phénoménologique de la schizophrénie*, Million, 2000.
 - Dufour D-R., *Le bégaiement des maîtres*, Denoël, 1997.
 - Linton R., *The Study of Man*, 1936; *De l'Homme*, PUF., 1968.
 - Kant E., *Opuscules sur l'Histoire. Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique*, Flammarion, 1990, p.74.
 - Demorgon J., *Complexité des cultures*, op. cit., III. Généraliser. V. Logique des antagonismes.
 - Demorgon J., *Critique de l'interculturel*. op. cit., 2^e partie : Interculturation et sociétologie.
 - Demorgon J., *Complexité des cultures*, op. cit., VII. Appr. auto-organisationnelle.
 - Demorgon J., *Critique de l'interculturel*, op. cit : IV. L'analyse transductive.
 - Demorgon J., *Critique de l'interculturel*, op. cit : VII. Formes de société et crises.

- Demorgon J., *Critique de l'interculturel*, op. cit : VI. Secteur d'activités et transductions.
- Demorgon J., *Critique de l'interculturel*, op. cit : VI. Le religieux, le politique, l'économique.
- Polanyi A., *La Grande Transformation*, Gallimard, 1983.
- Weber M., *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, 1964.
- Demorgon J., *L'histoire interculturelle des sociétés & Une information monde*, Economica, 2^e éd., 2002, étudie plusieurs périodisations des grandes formes historiques de sociétés. Tableau récapitulatif de 14 d'entre elles : *Complexité des cultures*, op. cit. p. 153
- Demorgon J., *Critique de l'interculturel*, op. cit : chapitre IX. La sociétologie aujourd'hui.
- Demorgon J., *Critique de l'interculturel*, op. cit, Transitologie, p. 95 et s., 143 et s.
- Dumézil G., *Mythe et épopée*, I. II. III., Quarto, Gallimard, 1995.
- Demorgon J., *Complexité des cultures et de l'interculturel*, op. cit. pp. 49-52.
- Vernant J-P., *Mythe et société ben Grèce ancienne*, Maspero, 1974, p. 96.
- Bodeus R., in Brunschvig J., & Llyod J., *Le Savoir Grec*, Flammarion, 1996, pp. 164-180.
- Elias N., Introduction, in Elias N. & Dunning E., op. cit., p. 35.
- Todd E., *La diversité du monde*, Seuil, 1999.
- Diamond J., *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Gallimard, 2000.
- Baechler J., *Les origines du capitalisme*, Gallimard, 1972.
- Todd E., *La diversité du monde*, op. cit. Préface, pp. 7-18 et Carte : les types familiaux dans le monde, *in fine*.
- Mourre M., *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Bordas, 1978, Allemagne p. 170.
- Hobsbawm E., *L'Age des extrêmes, Histoire du court XXe siècle*, Complexe, 1999.
- Demorgon J., *Critique de l'interculturel*, op. cit. VII. Formes de société et crases.
- Ricoeur P., Du deuil à la traduction, *Le Monde*, 23 mai 2004.
- Demorgon J., *Critique de l'interculturel*, op. cit : 2^e partie : Interculturation et sociétologie.
- Demorgon J., *Critique de l'interculturel*, op. cit., Conclusion : Géopolitique et transpolitique
- Rifkin J., *Le rêve européen*, O. Jacob, 2005.
- Demorgon J., Lipiansky E-M., Dynamiques interculturelles pour l'Europe, Economica, 2003.
- Sapir J., Endiguer l'isolationnisme interventionniste providentialiste, *Revue internationale et stratégique* n° 51, automne, p. 42-44.
- Diamond J., *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Gallimard, 2000.

Sommaire

Introduction : L'antagonisme dans tous ses états

1^{ère} Partie : La pensée antagoniste et ses fondements

1/Ancienneté de la pensée antagoniste

2/Pensée antagoniste et pensée identitaire : un antagonisme non construit

3/L'antagonisme généralisé dans ses trois univers sémantiques

2^e Partie : La contribution de la Nature à la régulation antagoniste

4/La régulation antagoniste dans l'univers : macrophysique et microphysique

5/ L'adaptation, matrice d'antagonismes

6/ La régulation antagoniste en biologie

7/ Cultures et pensée antagoniste incomplète en psychosociologie (Hall et Hofstede)

3^e Partie : Conflits et régulation antagoniste en histoire

8/ Identités et antagonismes : l'intériorité, l'interculturalité déniées

9/ L'histoire surprenante, incomprise, oubliée : interculturations, transductions, crises

10/ La lente reconnaissance des secteurs d'activités

11/ Secteurs d'activités et mutations des sociétés

12/ Régulation antagoniste instituée : Grèce, Rome, Angleterre...

4^e Partie : La régulation antagoniste mondiale d'hier à demain

13/ Chine, Europe : grands antagonismes croisés (Todd, Diamond)

14/ Europe : la mutation tragique. Transductions et crises

15 /Sociétologie, géopolitique et transpolitique

16/ L'empire américain et le rêve européen : articulations ou crises

Conclusion : Rêve humain et tâche humaine

Bibliographie